GEORGES GOYAU

Ozanam Collégien,
Ozanam Etudiant

Son Apostolat intellectuel

Extrait du Livre du Centenaire
OZANAM

Par MM. Georges GOYAU, Léon de LANZAC de LABORIE, Henry COCHIN, Edouard JORDAN, Eugène DUTHOIT, Mgr Alfred BAUDRILLART; avec *Préface* de M. René DOUMIC, de l'Académie française (*Bibliographie* par M. l'abbé CORBIERRE).



PARIS
Gabriel BEAUCHESNE
1913


SABLE
COLLECTION
SABLE

A Sa Grandeur Monseigneur Doulcet

Respectueux souvenir

[illegible]

Ozanam collégien, Ozanam étudiant : son apostolat intellectuel

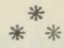
Ozanam collégien, Ozanam étudiant: son apostolat intellectuel

« Hélas! nous avons aimé comme ami et pleuré ce studieux et pieux jeune homme. »
(Lamartine, *Cours familier de littérature*, III, p. 388.)

Un père chrétien, une mère chrétienne, firent de lui un chrétien; tous deux pratiquaient, sous son regard, cette forme d'amour du Christ, qui est l'amour des pauvres; et des goûts d'apostolat purent s'éveiller en lui lorsqu'il voyait sa mère, chaque quinzaine, grouper autour d'elle les humbles veilleuses lyonnaises qui, sur la paroisse Saint-Pierre, s'occupaient des malades, et leur parler des vérités religieuses[1]. Il trouva dans sa famille une foi, des vertus, des aspirations, plutôt qu'il n'y trouva sa vocation même. Dans le portrait que trace de lui l'attachante et magistrale biographie récemment publiée par Mgr Baunard[2], la spontanéité de cette vocation est mise en pleine lumière. Humainement parlant, Ozanam nous apparaît comme un autodidacte de l'action chrétienne. Mais je n'aime pas ce mot, lorsqu'il s'agit du zèle pour les choses divines; car chez l'homme qui fait la besogne de Dieu, la spontanéité n'est qu'apparente; un maître intérieur vit en lui, agit en lui, qui est Dieu.

1. Mgr Ozanam, *Vie de Frédéric Ozanam*, p. 626 (Paris, Poussielgue, 1882).
2. Paris, de Gigord, 1912, 4e mille.

L'espérance qu'avaient mise, en leur fils Frédéric, le docteur et Mme Ozanam, demeurait en deçà de ce que Dieu voulait de lui. Ils rêvaient qu'il devînt bon juriste, comme son père était bon médecin, et qu'il restât simultanément — *à côté* si nous osons dire — parfait chrétien. Mais le ferment moral et religieux qu'ils avaient déposé dans son cœur d'enfant recélait d'autres exigences; et devant elles, leurs rêves humains et provinciaux durent s'effacer. Missionnaire de la foi auprès de la science, missionnaire de la foi auprès de la société : voilà ce que peu à peu Frédéric Ozanam voulut être, et voilà ce qu'il fut avec éclat; et dans cette carrière imprévue que ses parents voyaient s'ouvrir devant lui sans qu'ils l'eussent eux-mêmes tracée, ce fut son séjour même au collège de Lyon qui marqua la première étape.



Un livre d'Edgar Quinet, *Histoire de mes idées*, nous a décrit ce qu'était sous la Restauration le collège royal de Lyon. Quinet, qui en fut élève de 1817 à 1820, gardait un souvenir lugubre de ces « voûtes ténébreuses », de ces « portes verrouillées et grillées », de ces « chapelles humides », de ces « hautes murailles qui cachaient le soleil »; mais il se rappelait avec attendrissement comment l'intelligente bonté d'un prêtre avait su, dans ce cadre ingrat, rasséréner ses jeunes années. L'abbé Rousseau, proviseur du collège, avait laissé le petit Quinet se blottir dans une sorte de fourre-tout pour y rêver, pour y lire, pour y vivre de longs jours, en tête à tête avec le Rhône, « beau fleuve rapide, turbulent compagnon ». Et Quinet, près de quarante ans après, écrivait d'une plume émue : « Je ne puis espérer que ce digne homme vive encore. En quelque lieu qu'il soit, je lui adresse ici, du fond de l'âme, ma fervente reconnaissance [1]. » Ozanam, élève externe à partir de 1822, n'eut

1. QUINET, *Histoire de mes idées*, p. 225-228. (Paris, Pagnerre, 1858.)

pas besoin, pour se plaire au collège, de nouer avec le fleuve Rhône une romantique camaraderie. Il savait gré à cette respectable maison, non point, comme Quinet, des libertés qu'elle laissait à la fantaisie, mais, tout au contraire, de certaines disciplines intellectuelles dont son âme avait profité. Une gratitude plus profonde encore que celle qu'affectait Quinet pour l'abbé Rousseau rendait chère au cœur d'Ozanam la physionomie d'un autre prêtre, l'abbé Noirot, professeur de philosophie, auquel il devait d'avoir retrouvé la sécurité de sa foi, et, avec elle, le goût de la défendre.

En rhétorique, Ozanam, à force d'entendre parler d'incrédules et d'incrédulité, avait commencé de se demander pourquoi il croyait :

> Je doutais et cependant je voulais croire, raconte-t-il dans une lettre du 5 janvier 1830 ; je repoussais le doute ; je lisais tous les livres où la religion était prouvée, et aucun ne me satisfaisait pleinement. Je croyais pendant un ou deux mois, sur l'autorité de tel raisonnement : une objection survenait à mon esprit, et je doutais encore. Oh ! comme je souffrais ! car je voulais être religieux. Ma foi n'était pas solide, et cependant j'aimais mieux croire sans raison plutôt que de douter, parce que cela me tourmentait trop. J'entrai en philosophie. La thèse de la certitude me bouleversa. Je crus un instant pouvoir douter de mon existence [1].

Mais l'abbé Noirot était là [2] ; et l'esprit d'Ozanam se retrouva d'aplomb.

Les leçons de ce prêtre avaient assez d'ascendant pour que plus tard deux de ses élèves, l'un en 1842, l'autre en 1852, jugeassent utile de publier les notes qu'ils en avaient conservées [3] : elles exposaient un système « tout à la fois rationaliste et catholique » [4], dont le cartésianisme était la base et dont le christianisme était la cime. Je ne

1. O'Meara, *Frédéric Ozanam*, p. 11 (Paris, Perrin, 1892).
2. Voir en particulier, sur l'abbé Noirot, Eugène Flotard, *Revue du siècle*, 1892, p. 89-99.
3. Clément Gourju, *Précis d'un cours de Philosophie élémentaire* (Lyon, Gibertin et Brun, 1842). — Tissandier, *Leçons de Philosophie professées au lycée de Lyon par M. l'abbé Noirot* (Lyon, Brun, 1852).
4. Clément Gourju, *op. cit.*, p. IX.

crois pas que les philosophes catholiques de l'heure actuelle s'accommoderaient volontiers d'un tel système, et l'abbé Noirot, à qui l'on offrit dans sa vieillesse — sans d'ailleurs qu'il l'acceptât — le rectorat de l'Université libre de Paris, serait sans doute accusé, aujourd'hui, d'avoir trop délaissé pour la tour d'ivoire cartésienne les cathédrales intellectuelles du moyen âge. Mais ce maître de philosophie fut, en son temps, tenu en haute estime par les autorités de l'éclectisme, et Cousin, qui aimait les coquetteries faciles à l'endroit des prêtres, se plaisait à qualifier l'abbé Noirot de premier professeur de philosophie de France.

A vrai dire, si l'abbé Noirot n'eût été rien de plus qu'un excellent répétiteur de l'éclectisme, le prestige dont l'ornait Cousin n'eût pas duré. Mais on pouvait saluer en lui, avec tout ce que ces mots épanouissent de fraîcheur, avec tout ce qu'ils recèlent de gravité, un véritable éveilleur d'âmes — un « grand pétrisseur d'âmes » [1] — a écrit Francisque Sarcey, qui eut pour camarades à l'École normale plusieurs élèves de Noirot; et telle est la raison pour laquelle sa grande réputation survécut à la dictature même de l'orthodoxie cousinienne, et pour laquelle cet homme d'Église continua d'être respecté, admiré, aimé, alors que cette orthodoxie d'État était frappée de disgrâce [2].

La personne de l'abbé Noirot avait plus d'action que son système; la familiarité de son âme avait plus d'action que ses leçons; et si la célébrité de son professorat permit aux contemporains de parler d'une école lyonnaise, il faut, pour bien saisir la portée de ce fait intellectuel, relire une page du professeur Heinrich, un des disciples de Noirot : « Cette école est insaisissable, écrit Heinrich, si

1. Sarcey, *Souvenirs de Jeunesse*, p. 142 (Paris, Ollendorff, 1885).

2. Ce prêtre passait d'ailleurs pour un esprit singulièrement plus large que ne l'étaient les philosophes officiels de l'éclectisme; et l'on en eut la preuve dans les séances du jury d'agrégation qui refusa Taine et dont Noirot faisait partie. (Voir H. Taine, *Sa vie et sa correspondance*, I, p. 128, n. 2. Paris, Hachette, 1902.)

l'on veut déterminer son système et débattre les articles de son *Credo;* elle existe, s'il s'agit de l'habitude d'une sage méthode, du goût pour les idées claires, d'un puissant esprit d'analyse, d'un profond sentiment du bien intellectuel et moral qu'on doit faire à ses semblables, et généralement d'une foi réfléchie aux dogmes du christianisme [1]. » — « Tout élève qui sortait des mains de l'abbé Noirot, écrit de son côté Francisque Sarcey, se reconnaissait aisément. Nous avions à l'École un petit clan de catholiques très convaincus, très ardents; la plupart avaient été formés par lui [2]. »

Les promenades que faisaient ensemble, aux environs de Lyon, l'abbé Noirot et Ozanam confirmèrent, dans l'âme du jeune homme, la vocation de croyant, et y suscitèrent la vocation d'apôtre. « Il mit dans mes pensées, écrivait Ozanam vingt ans plus tard, l'ordre et la lumière ; je crus désormais d'une foi rassurée, et touché d'un bienfait si rare, je promis à Dieu de vouer mes jours au service de la vérité qui me donnait la paix [3]. » Ainsi s'acheva, sous le regard d'un maître sagace, la crise intellectuelle d'Ozanam adolescent; elle avait failli tuer le croyant, et elle faisait naître l'apologiste; et de l'avoir traversée, ce fut pour Ozanam un bienfait.

L'impiété de l'époque était parfois répugnante. Elle s'incarnait en certains « petits philosophes », dont parlait en 1822, un mandement de l'évêque de Troyes, « déjà infatués d'eux-mêmes, déjà doutant de tout, et qui, interrogés gravement par leurs professeurs pour savoir de quelle religion ils voulaient être, répondaient plus gravement encore qu'ils y réfléchiraient [4]. » Elle s'incarnait,

1. Heinrich, *Notice sur l'abbé Noirot*, p. 15 (Lyon, Riotor, 1888). — Chabot et Charléty, *Histoire de l'enseignement secondaire dans le Rhône de 1789 à 1900*, p. 103-107 (Lyon, Rey, 1901).

2. Sarcey, *op. cit.*, p. 142.

3. Ozanam, *La Civilisation chrétienne au Ve siècle*, avant-propos. (*Œuvres complètes*, I, p. 2, 2e édit., Paris, Lecoffre, 1862.)

4. Cité dans le livre du vicomte de Guichen, *La France morale et religieuse au début de la Restauration*, p. 216 (Paris, Emile Paul, 1911). — D'après Saint-Chamans, *Le croquemitaine de M. de Montlosier*, sur 400 élèves des grandes

surtout, dans ces affreux enfants que nous présente Musset, « crachant le pain de Dieu », se servant de l'hostie pour cacheter des lettres, et « tenant des propos qui auraient fait frémir d'horreur les bosquets immobiles de Versailles »[1]. Supprimez de l'adolescence d'Ozanam quelques mois d'angoisse intérieure; il eût risqué de méconnaître l'infinie diversité que présentent entre elles les nuances de l'incroyance, de ne pas voir qu'il y a un abîme entre une certaine allégresse de négation, grossière, blasphématoire, et les bouderies parfois inquiètes d'un doute provisoirement invincible. Mais au contraire ces heures de doute, où l'apparente éclipse de l'esprit de foi laissait dans son âme un vide, heures trop douloureuses pour avoir été coupables, préparaient Ozanam à savoir « adoucir toutes les aspérités entre les idées » et à devenir l'un des exemplaires les plus accomplis de ce que Lamartine appelait, à propos de lui, « la charité d'esprit »[2]; et l'attachant discours de 1843 sur les *Devoirs littéraires des chrétiens*[3] — une des pages qui lui font le plus d'honneur — n'eût pas été tenu, vraisemblablement, s'il n'avait pas un instant douté, ou cru douter. Ozanam lui-même semble nous le confirmer : « On m'accuse quelquefois, s'écriait-il, de traiter avec trop d'indulgence et de douceur ceux qui n'ont pas la foi. Lorsqu'on a passé par les supplices du doute, on se ferait un crime de rudoyer les malheureux auxquels Dieu n'a pas encore accordé la grâce de croire[4]. »

En 1834, dans un article de l'*Univers*, Ozanam dessinera la psychologie du doute, ou plutôt des deux façons de douter, du doute bientôt vaincu, et du doute longuement vainqueur.

écoles, il y en avait tout au plus 15 ou 20, qui faisaient leurs Pâques, encore avec une sorte de mystère et comme en s'en cachant. (De Guichen, *La France morale et religieuse à la fin de la Restauration*, p. 177. Paris, Emile Paul, 1912).

1. A. de Musset, *Confession d'un enfant du siècle*, 1re partie, c. II.

2. Lamartine, *Cours familier de littérature*, III, p. 389 (XVIIe entretien), Paris, 1857.

3. Ozanam, *Mélanges*, I, p. 127-147.

4. Mgr Ozanam, *Vie de Frédéric Ozanam*, p. 63.

Heureux, écrira-t-il, celui qui a reçu de profondes semences de vertus, de grands exemples de sagesse, heureux celui qui a toujours chéri la religion de son enfance ! car si les liens dont elle captivait son intelligence viennent à se relâcher, du moins il lui reste attaché par le cœur : le doute lui pèse et il cherche à s'en affranchir ; le combat est douloureux et pénible, il lui coûte de secrètes larmes, bien des angoisses, mais enfin il se termine par la victoire ; un examen respectueux éclaire peu à peu son esprit et bientôt l'inonde de lumières ; si quelque temps la conviction rationnelle lui a manqué, la fidélité morale lui demeurait, le don de Dieu était en lui, et la foi ne l'avait point quitté ; elle s'était voilée seulement, comme pour se faire chercher, comme pour se faire aimer davantage.

Mais il en est beaucoup que la violence d'une imagination précoce, beaucoup que la présomption d'un orgueil juvénile entraîne, et qui croient se faire grands ou heureux, en désertant l'autel où ils avaient appris à prier, en tournant le dos au prêtre qui les avait bénis, pour suivre les diverses doctrines répandues autour d'eux.

Alors ils vont grossir successivement le cortège de tous ceux qui se disent chercheurs de vérité ; ils recueillent successivement les fruits de tous ces arbres de science, plantés de la main des hommes pour devenir semblables à Dieu, mais tous ces fruits sont vides et amers, et plusieurs de ceux qui avaient essayé de s'en nourrir, sentent que ce n'est point assez pour apaiser leur soif et leur faim, et alors ils s'asseyent tristement, et croyant que la vérité n'est pas, parce qu'ils ne l'ont point connue, ils s'endorment affaiblis dans un léthargique sommeil[1].

Les premières leçons de sa famille, et puis l'influence de l'abbé Noirot, avaient à l'avance prémuni Frédéric Ozanam contre le péril d'une telle léthargie : ses premières années de jeunesse furent au contraire des années d'éveil, des années d'action.

* * *

Une petite revue, l'*Abeille*, fondée par l'abbé Noirot et quelques autres professeurs, procura de bonne heure à l'écolier l'amusant honneur d'être imprimé. On y trouve, signés de lui, un bon devoir de philosophie sur le nombre

1. *Univers*, 20 février 1834 (article sur les *Souvenirs de Tusculum ou entretiens philosophiques et religieux de deux amis près des ruines de la maison de campagne de Cicéron*, par M. l'abbé M..., ancien sous-précepteur de S. A. R. le duc de Bordeaux).

des facultés intellectuelles [1], et d'amples discours de rhétorique, comme celui d'un cacique américain à Christophe Colomb [2], celui de Witikind à Charlemagne [3], celui de Villiers de l'Isle-Adam aux chevaliers de Rhodes [4]. C'est par leur portée religieuse que la découverte de l'Amérique, la conquête de la Saxe, les luttes méditerranéennes contre l'Islam, intéressent le rhétoricien, et ces trois harangues d'école dénotent déjà quelque effort pour replacer les grands faits de l'histoire dans le plan du règne de Dieu.

Versificateur à ses heures, après avoir aligné quelques rimes sur la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor [5] ou bien sur un passage de la duchesse de Berri [6], il se laissait fasciner par cette façon de croisade dont l'Algérie était l'enjeu, et son imagination, s'efforçant à surprendre, derrière le mystère qui toujours les voile, les destinées de l'Islam, esquissait en 1830 toute une série d'essais poétiques sur le désespoir des Maures chassés de Grenade [7], sur le génie de Carthage [8], sur « Agar ou la prophétie accomplie » [9], sur la conquête d'Alger [10]. Une autre fois, c'est à Jeanne d'Arc, la pastoure de Vaucouleurs [11], qu'il tressait une couronne de rimes. Il y a de la facilité dans ces strophes, et une certaine fluidité, qui parfois ne manque pas d'élégance ; mais on ne croirait pas, à les lire, que le romantisme était déjà né. Engoncé dans une toilette d'emprunt, qu'on dirait tirée de la garde-robe, déjà fort usée, du classicisme finissant, le futur historien s'y laisse pres-

1. *Abeille*, III, p. 106-116. Quelques-uns des articles d'Ozanam dans l'*Abeille* furent reproduits dans LEGEAY, *Étude biographique sur Frédéric Ozanam* (Paris, Lecoffre, 1854).
2. *Abeille*, II, p. 217-220.
3. *Abeille*, II, p. 316-320.
4. *Abeille*, IV, p. 461-465.
5. *Abeille*, IV, p. 68-69.
6. *Abeille*, IV, p. 387-389.
7. *Abeille*, V, p. 51-54.
8. *Abeille*, V, p. 255-256.
9. *Abeille*, V, p. 404-407.
10. *Abeille*, V, p. 414-417.
11. *Abeille*, VI, p. 309-316.

sentir, prompt à acclamer dans la défaite du dey la victoire du Christ. La lumière des Livres Saints, des prophéties bibliques, des promesses évangéliques, était promenée par la jeune pensée d'Ozanam sur le chaos des événements humains, comme est promenée sur le chaos des vagues la flamme scintillante d'un phare : voyez, par exemple, au tome IV de l'*Abeille*, sa curieuse lettre sur la traite des nègres, dont s'occupaient avec quelque zèle les philanthropes et les hommes d'État. Il se rappelle à ce sujet, lui, la malédiction de Cham, le mot fameux de Noé : « Maudit soit Chanaan ! qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères ! » Voilà l'explication des malheurs des nègres ; mais Ozanam a lu l'Évangile, non moins que le Deutéronome ; et sur ses lèvres survient cette demi-prière : « Puisse l'œuvre de la médiation divine, qui a renouvelé le monde, anéantir ou du moins adoucir l'effet de la malédiction[1] ! »

Le nom d'Ozanam figure, dans *l'Abeille*, au-dessous de deux séries d'études beaucoup plus importantes : d'une part, un sommaire d'histoire de la philosophie, commencé par son ami Fortoul, et dont il rédigea les derniers chapitres ; d'autre part, cinq articles sur « la vérité de la religion chrétienne prouvée par la conformité de toutes les croyances ». Ce philosophe de seize ans est un bon élève de l'abbé Noirot : il vante le respect de Descartes pour la révélation[2] ; il constate avec enthousiasme que Bossuet se range parmi les « rationalistes modernes » par son *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, et que « le plus grand orateur de la France marche sur les pas du premier de ses philosophes »[3] ; Pascal, assez négli-

1. *Abeille*, IV, p. 229-231. Peut-être ces pages furent-elles inspirées à Ozanam par un livre de M. l'abbé Marduel, son futur confesseur à Paris, intitulé : *De l'Autorité paternelle, de la Piété filiale et des atteintes portées à ces deux fondements de l'ordre social* (Paris, Blaise, Bricon et Rusand). Au t. I de cet ouvrage, publié en 1828, et dans lequel l'abbé, pêle-mêle, aborde toutes sortes de sujets, on le voit s'interrompre d'un long réquisitoire contre le tutoiement des parents par les enfants, pour expliquer comment la traite des nègres réalise la malédiction de Noé.
2. *Abeille*, IV, p. 115.
3. *Abeille*, IV, p. 195.

gemment traité, est convaincu de « devoir à Descartes quelques-unes de ses plus belles pensées »[1] ; la hideuse chimère de Spinoza[2], la clameur sacrilège des philosophes[3], sont sévèrement condamnées ; mais Kant au contraire est presque glorifié. « Il est beau, écrit Ozanam, de voir l'auteur d'un système si célèbre proclamer dans un traité spécial l'accord de la religion avec la raison, prouver philosophiquement l'existence du péché originel, de la révélation, de la rédemption, de la grâce même ; il est beau, dis-je, de voir dans l'auteur de l'éclectisme moderne un nouveau défenseur du christianisme[4]. » Une double apostrophe termine ce bon travail d'élève : « Défenseurs du christianisme, soyez philosophes ; disciples de la philosophie, soyez chrétiens ![5] » L'abbé Noirot put sentir, en voyant cette touchante naïveté d'élan, qu'Ozanam l'avait bien compris.

Si l'apprenti philosophe semble jurer fidélité, tout ensemble, à la raison de Descartes et à la foi du Christ, l'amateur d'histoire que révèlent, à son tour, d'autres articles de *l'Abeille*, paraît préoccupé, tout au contraire, de chercher des arguments pour la foi, non point dans l'exercice solitaire du raisonnement individuel, mais dans la constatation du témoignage universel; de grouper, aux approches du porche de l'Église, dans une attitude expectante et déférente, les croyances religieuses et morales de tous les peuples; et de dessiner ainsi vers la vérité chrétienne une sorte d'avenue, pareille, à certains égards, à celle qu'avait tracée le baron d'Eckstein, entre 1825 et 1830, dans ses doctes articles du *Catholique* [6]; pareille, aussi, par certains de ses aspects, à celle que traçaient, à la même époque, les représentants du traditionnalisme, et qu'ils ne surent point parcourir sans y faire quelques

1. *Abeille*, IV, p. 194.
2. *Abeille*, IV, p. 371.
3. *Abeille*, IV, p. 379.
4. *Abeille*, IV, p. 441.
5. *Abeille*, IV, p. 447.
6. Sur l'action qu'exercèrent ces articles d'Eckstein, voir CARNÉ, *Souvenirs de ma jeunesse au temps de la Restauration*, p. 162-167 (Paris, Didier, 1872).

faux pas. Dans les livres que pêle-mêle il consulte, ce savant de dix-sept ans trouve les éléments de quatre longs chapitres ; il les intitule : « De l'histoire sacrée et des croyances historiques ; des dogmes religieux et des mystères ; la morale des diverses religions ; des pratiques religieuses ». Un cinquième chapitre, qui affecte l'allure d'une synthèse, se présente comme une « conclusion ». L'effort de pensée du jeune homme se résume en ces intéressantes formules :

Toutes les religions en général présentent deux éléments bien distincts : l'un unique, primitif, universel, dû à une seule et même cause, et c'est l'élément chrétien ; l'autre multiple, postérieur et spécial, dû à des causes diverses et individuelles, et c'est l'élément mythologique.

Ozanam insiste sur le caractère local et particulariste des diverses mythologies, et puis il continue :

La religion chrétienne est réellement universelle, c'est-à-dire *càtholique* ; et en se proclamant telle, elle proclame sa vérité : car la vérité est essentiellement une pour tous les temps et pour tous les lieux. Il est donc non seulement téméraire, mais encore égaré, celui qui prétend que tout culte est également juste et bon ; elle est donc seule véritable, la croyance qui s'annonce catholique ; et comme, pour maintenir cette unité de doctrine, il faut une autorité, un tribunal, il reste hors de doute que la foi de l'Église romaine est la seule véritable [1].

De telles études, si imparfaites et fragmentaires fussent-elles, étaient parfaitement appropriées à l'état d'esprit de la jeunesse d'alors. Si nous envisageons, par exemple, comme l'un des types représentatifs de cette jeunesse, le « libéral » Alphonse d'Herbelot, dont M. de Lanzac de Laborie publiait naguère la correspondance ; si nous observons que, fort éloigné d'un voltairianisme vulgaire, il portait volontiers sa curiosité sur les diverses religions, et que, tout en trouvant le catholicisme bien malade[2], il l'estimait beaucoup, mais en homme du dehors, nous devrons constater, finalement, que son con-

1. *Abeille*, VI, p. 292.
2. *Lettres d'Alphonse d'Herbelot à Charles de Montalembert et à Léon Cornudet* (1828-1830), p. 170, Paris, Picard, 1908.

tact avec la culture religieuse des diverses époques et des diverses latitudes avait brouillé d'Herbelot avec la notion même d'une vérité absolue et l'avait plutôt acheminé vers l'ignorance de l'au-delà que vers le sanctuaire.

Je crois, écrivait-il, que le christianisme est la foi la plus pure qui ait paru dans le monde, et la meilleure, par conséquent, mais qu'en général toutes les religions sont des dons et des inspirations de Dieu, proportionnées aux différents degrés de civilisation qui les reçoivent, et qu'ainsi chacune a sa vérité, sa convenance, puisqu'elle vient d'en haut. Je croirais assez que la plupart des dogmes ne sont que des symboles de certaines vérités qui se retrouvent dans tous les cultes avec plus ou moins de lumières et de clartés, selon l'état intellectuel des divers croyants [1].

Confrontons avec cette conclusion sceptique les certitudes que glorifie Ozanam ; de leurs façons différentes d'interroger l'horizon religieux de l'humanité, Ozanam et d'Herbelot ont déduit des réponses différentes. Les conclusions d'Alphonse d'Herbelot demeuraient emprisonnées dans le secret de ses lettres ; celles d'Ozanam s'en furent trouver tous les lecteurs de l'*Abeille* et retinrent peut-être quelques-uns d'entre eux sur la pente où glissaient les esprits comme d'Herbelot.

Ozanam concluait en ces termes :

Heureux d'être nés dans le sein de l'Église, d'avoir été nourris de ses enseignements, jeunes gens, soyons-lui fidèles, et, éclairés par le flambeau de la philosophie et de la religion, formons une belle génération de vrais Français, de vrais sages, de vrais chrétiens [2].

Il n'avait remué tant de vieux livres, frôlé par son érudition précoce le seuil de tant de sanctuaires, que pour recommander à ses jeunes lecteurs cette bonne résolution. Remarquez-y les deux mots, philosophie et religion, juxtaposés avec une sorte de ferveur ; le culte d'Ozanam pour la philosophie était alors si profond, j'allais dire si dévot, qu'il écrivait dans un autre article de l'*Abeille* : « Ce n'est pas seulement dans l'étude de l'esprit humain que les philosophes se sont couverts de gloire.

1. D'HERBELOT, *op. cit.*, p. 169.
2. *Abeille*, VI, p. 292.

La littérature, la religion, la morale, ont aussi eu leurs grands hommes, qui n'ont été grands que parce qu'ils avaient puisé leurs connaissances dans la philosophie[1]. » Phrase curieuse, phrase naïve, par la fougue d'intellectualisme dont elle est l'épanchement : il semblerait, à prendre ces deux lignes au pied de la lettre, que les grands hommes de la religion ne furent grands qu'en raison de leur éducation philosophique et dans la mesure de cette éducation.

La philosophie, en l'espèce, c'était, pour le jeune Ozanam, la doctrine de l'abbé Noirot. Lorsque, plusieurs mois durant, des raisons de santé forcèrent ce prêtre à se faire remplacer par un suppléant qui faisait apprendre par cœur des leçons de Laromiguière, Ozanam écrivait à son ami Fortoul : « Je ne trouverai jamais dans Laromiguière le transport, l'extase, le ravissement intellectuel que j'éprouvais en entendant M. Noirot[2] ». Et courant chez l'abbé Noirot, Ozanam lui demandait un plan de lectures. Noirot traçait ce plan. La grande philosophie médiévale n'y tenait malheureusement aucune place ; le jugement trop peu nuancé, trop sommaire, qu'Ozanam portera plus tard sur elle[3], ne sera que l'écho de l'ignorance un peu dédaigneuse où l'avait, à cet égard, laissé l'abbé Noirot. L'abbé lui conseillait de commencer par le physiologiste Richerand, par Bacon, Locke, Bonnet, Condillac, puis de continuer par Platon, Descartes, Leibnitz. Ozanam tressaillait de joie : se mieux pénétrer, se mieux approfondir, à la lumière, changeante et diverse, que lui prêteraient ces divers penseurs, cela le rendait gravement heureux.

Philosophie, écrivait-il à Fortoul, c'est pour moi la source des plus doux plaisirs, et, dusses-tu m'accuser d'orgueil, ce n'est pas sans une sorte de pitié que je regarde ceux qui vont chercher le

1. *Abeille*, III, p. 215.
2. Lettre inédite d'Ozanam à Fortoul, 22 janvier 1830.
3. OZANAM, *Mélanges*, I, p. 376-377 ; cf. p. 374, le plaisir que paraît éprouver Ozanam à collectionner les citations des premiers Pères contre cet Aristote qu'il appelle ailleurs (p. 431) une autorité usurpatrice vieille de 2.000 ans.

plaisir dans le tumulte du monde, tandis qu'il est là au fond du cœur, dans le moi pensant. Christianisme et philosophie! Je n'ai jamais rien vu, ni senti, qui s'associât si bien pour le bonheur de l'homme. C'est désormais ma devise. J'aime à tâcher de tout-faire rentrer dans ce cadre immense, dont le titre serait Philosophie.

Dans un coin de ce cadre, dont l'immensité même séduisait l'avide bonne volonté d'Ozanam, Noirot aménageait une place pour l'économie politique et sociale[1]. C'était alors une idée neuve : elle devait réussir et plaire dans cette cité lyonnaise où dès 1819 l'Académie locale s'intéressait au grand problème du paupérisme et de l'aumône et mettait en honneur la science philanthropique du baron de Gerando. L'abbé Noirot, dupe à certains égards du libéralisme économique et de ses arrogants espoirs, s'évadait, cependant, de la tyrannie doctrinale qu'exerçaient alors les économistes d'outre-Manche. Car il partait de ce principe, que les sciences sociales devaient s'appuyer sur la connaissance de l'âme autant que sur les lois qui régissent la production, la consommation ou l'échange[2]; et c'en était assez pour qu'il se refusât à considérer les nations comme de simples ateliers de production ; l'homme, comme une simple machine à consommer et à produire. Dès lors qu'on s'adonne à la connaissance de l'âme, on cesse de voir en l'homme un outil : Noirot planait, tout naturellement, au-dessus du matérialisme économique.

Le jeune Ozanam, dans l'*Abeille*, n'aborde pas encore ces problèmes délicats, vers lesquels en 1848 il devait se porter avec tant d'ardeur[3], mais le futur apôtre de la cha-

1. ROUGIER, *L'Économie politique à Lyon*, 1750-1890, p. 491 (*Société d'Économie politique et d'Economie sociale de Lyon : compte rendu analytique des séances de l'année* 1889-1890). Cf. GEORGES MICHEL, art. *Noirot*, dans LÉON SAY et CHAILLEY, *Dictionnaire d'Économie politique*, II, p. 393-394; AYNARD, Préface au livre de JOSEPH BUCHE, *L'abbé Rambaud, de Lyon, sa vie, ses œuvres sociales*, p. X-XI. (Lyon, Camin et Masson, 1907) ; et voir dans TISSANDIER, *op. cit.*, p. 285-293, la leçon de Noirot sur le droit de propriété.

2. ROUGIER, *op. cit.*, p. 519. En 1849, l'avocat Grandperret, disciple de Noirot, plus tard garde des sceaux et sénateur inamovible, signalera, dans un discours de réception à l'Académie de Lyon, la nécessité d'une réaction contre les économistes anglais (ROUGIER, *op. cit.*, p. 520).

3. Falconnet, lui, élève aussi de Noirot, publiait dès 1836 un ouvrage : *De la moralisation des classes industrielles*.

rité lançait déjà quelques cris d'appel dans un article qui s'intitulait « La générosité », et qui réclamait des secours pour les incendiés des Brotteaux. « Heureux serions-nous, terminait l'éloquent quêteur, si par ce peu de lignes nous ouvrions de nouvelles sources aux besoins de l'indigence, heureux, si, dociles à notre faible voix, la dédaigneuse opulence, le lâche et honteux égoïsme n'étaient plus sourds aux cris de l'infortune[1]. » Ozanam n'avait que seize ans lorsqu'il émigrait un instant des hautes spéculations où l'attirait Noirot, pour se faire en quelques pages l'avocat des pauvres. Quelque attrait qu'il éprouvât pour la philosophie, il ne s'y cantonnait pas en jouisseur. L'exemple de son père et de sa mère visitant les malheureux ; l'exemple d'un de ses professeurs d'humanités, Idt, s'en allant porter au curé de Saint-Nizier, pour le tronc des pauvres, les 25 louis de gratification qu'il avait reçus comme censeur des journaux[2] ; l'exemple, enfin, de l'abbé Noirot lui-même, affermissaient dans cette jeune âme, si prématurément éprise du savoir, les intimations souveraines du christianisme, et lui défendaient de déserter, pour la volupté de la pensée pure, les souffrances des êtres humains, et de se rassasier d'une connaissance qui ne se tournât point à aimer.



Au collège de Lyon, quelque épais qu'ils fussent, les murs avaient des oreilles ; les rumeurs du pays, celles que tolérait la Restauration, celles surtout, peut-être, qu'elle étouffait, étaient guettées par la jeunesse écolière. Nous en avons la preuve dans les rapports policiers de l'époque : nous y apprenons, par exemple, que le 28 février 1827, le bon abbé Rousseau dut mettre 17 élèves à la porte. Leur crime était une proclamation révolutionnaire, dans laquelle

1. *Abeille*, III, p. 403-405.
2. Servan de Sugny, *Revue lyonnaise* (1855), X, p. 493.

ils murmuraient à l'oreille fiévreuse de leurs camarades : « Silence, liberté ! voilà notre devise ! A demain : le bonheur nous appelle ! le génie de la République nous attend ! » Leur expulsion, sans doute, n'apaisa pas tous les agités ; car six semaines plus tard, le 12 avril, le directeur de la police prenait la peine d'écrire au ministre : « Si les élèves nouveaux se disent religieux ou royalistes, on les tourmente jusqu'à ce qu'on ait obtenu une sorte de rétractation et un changement réel dans leurs dispositions [1]. » Ozanam, grâce à l'externat, ne fut pas en butte, semble-t-il, à ces vexations gamines qui peut-être, autour de lui, troublèrent et dévièrent des existences.

Rien ne laisse croire que dès le collège il se soit occupé de politique. Mais la révolution de 1830 ne pouvait le laisser indifférent ; et sa méthode pour la juger, c'était de chercher quelle place elle tenait, soit pour les seconder, soit pour les contrecarrer, dans les mystérieux plans divins. Il discutait là-dessus avec son ami Materne. Il semble que celui-ci ne tempérait d'aucune réserve sa juvénile admiration pour les vainqueurs de Juillet ; Ozanam était plus prudent, plus subtil.

Oui, mon ami, écrivait-il à Materne, la religion s'accorde avec la liberté. Vois les Suisses, vois les Polonais, vois les Américains du Sud ! La religion et la jeune France devraient se rapprocher, se réunir ; mais malheureusement je les vois se séparer, se repousser mutuellement tous les jours par une malveillance réciproque. D'un côté, paroles et actions dangereuses, suspectes, de la part du clergé. Du côté de l'autorité, abnégation du catholicisme comme religion de l'Etat, injures publiées contre la religion sans aucune répression de la part du gouvernement, suppression du traitement des cardinaux contre la stipulation du Concordat, renversement scandaleux des Croix de mission, dénonciation extraordinairement âcre de M. Pons de l'Hérault, tout cela contribue à augmenter le mécontentement mutuel. Au lieu d'entrer dans une voie de conciliation et de se faire des concessions réciproques, on se chicane, on se vexe, on se harcèle, on dirait des ennemis en personne, et la cause de cela ? le préjugé commun que la religion catholique est la sœur du despotisme, l'ennemie de la liberté.

1. Chabot et Charléty, *op. cit.*, p. 99-100.

Avec plus de pétulance que de logique, Materne insinuait que la révolution de 1830, permise par Dieu, était dès lors voulue par Dieu : de là à la qualifier de fait providentiel, il n'y avait qu'un pas ; et Materne l'avait franchi. Mais le sage Ozanam remettait les choses au point.

J'adopte parfaitement tes idées providentielles, lui signifiait-il. Mais je fais une distinction. Je regarde comme légitime tout ce qui est providentiel, comme providentiel tout ce qui est durable. Ainsi je regarde comme providentiel 1789, parce qu'il dure encore, parce qu'il continue son action ; je regarde comme purement humain 1793, qui n'a duré qu'un an. Je regarde comme providentiel et légitime le règne de Napoléon, et comme humain et illégitime sa domination de cent jours. C'est pour cela encore qu'aujourd'hui que tous les jeunes proclament *la glorieuse révolution*, je tâche de me faire vieux, et je regarde, j'attends, j'observe ; dans dix ans d'ici, je te dirai ce qu'elle a renfermé de légitime et d'illégitime, de providentiel et d'humain [1].

Les ardeurs politiques de Materne ne laissaient pas d'effrayer Ozanam ; il craignait que son ami ne pardonnât trop aisément les passions antireligieuses, parfois féroces, auxquelles se laissaient aller les triomphateurs de la veille.

Si je te donne un conseil, lui écrivait-il un autre jour, c'est celui de te défier des hommes de ton parti politique, qui, ne sachant pas comprendre l'accord du catholicisme et de la liberté, réunissent tous leurs efforts pour abattre notre divine religion et mettre le protestantisme ou encore le déisme à sa place. Leur prétendue tolérance consiste à abattre les croix et fusiller les fidèles à genoux aux pieds de leur Dieu. Tout cela, disent-ils, pour exécuter le Concordat, qu'ils violent à chaque instant. Honte à eux ! ou plutôt puissent-ils revenir à de meilleurs sentiments [2] !

Ozanam sentait chaque jour d'une façon plus nette la difficulté de connaître et de juger les faits politiques dont il percevait l'écho lointain. Et cependant son ami Fortoul, son ami Hippeau, qui vivaient à Paris, qui étaient témoins de ces faits, lui écrivaient pour connaître son opinion ; ces deux Parisiens interrogeaient ce Lyonnais.

1. Ozanam à Materne, 29 novembre 1830 (lettre inédite).
2. Ozanam à Materne, 19 avril 1831 (lettre inédite).

Suspendus entre un passé qui s'écroule et un avenir qui n'est pas encore, leur répondait Ozanam le 15 janvier 1831, vous vous tournez tantôt vers l'un pour lui adresser un dernier adieu, tantôt vers l'autre pour lui demander : qui es-tu? Et comme il ne répond point, vous vous efforcez de pénétrer ses mystères, votre esprit s'agite en mille sens, se ronge, se dévore, et de là résulte un malaise invincible, inexprimable. Au milieu de ces travaux intellectuels, au milieu de cette agitation profonde qu'éprouve comme vous toute la capitale, vous songez à ce petit Ozanam, anciennement votre camarade de collège, aujourd'hui pauvre clerc de la basoche, maigre disciple de la philosophie, vous voulez savoir ce qu'il pense, ce qu'on pense autour de lui.

Il se confessait singulièrement embarrassé pour satisfaire ses deux amis. Prêtant l'oreille aux conversations des Lyonnais, il y trouvait peu de lumière, et constatant la médiocrité de la vie provinciale, il écrivait tristement : « L'ordre matériel, une liberté modérée, du pain et de l'argent, voilà tout ce qu'on veut. » Lisant les récits souvent trompeurs des journaux, épiant les raisonnements plus absurdes encore des politiques, il désespérait de ces « mauvaises lunettes ». Alors, que faire? Ozanam confiait à ses deux correspondants sa résolution, bien simple et bien modeste, de se réserver, de se préparer.

Prendre patience, leur disait-il, lire les nouvelles simplement pour savoir ce qu'on devient, me tenir autant que possible renfermé dans ma sphère individuelle, me développer à l'écart, étudier beaucoup maintenant en dehors de la société, pour pouvoir y entrer ensuite d'une manière plus avantageuse pour elle et pour moi : voilà le plan que j'ai eu besoin de former, que M. Noirot m'a encouragé à exécuter, et que je vous conseille d'adopter... Pendant que la tempête renversera bien des sommités, grandissons dans l'ombre et le silence pour nous trouver hommes faits, pleins de vigueur, quand les jours de transition seront passés et qu'on aura besoin de nous.

Comme vous, je sens que le passé tombe, que les bases du vieil édifice sont ébranlées et qu'une secousse terrible a changé la face de la terre. Mais que doit-il sortir de ces ruines? La société doit-elle rester ensevelie sous les décombres des trônes renversés, ou bien doit-elle reparaître plus brillante, plus jeune et plus belle? Verrons-nous *novos cœlos et novam terram?* Voilà la grande question. Moi qui crois à la Providence et qui ne désespère pas de mon pays, comme Charles Nodier, je crois à une sorte de palingénésie. Mais quelle en sera la forme, quelle sera la loi de la société nouvelle? Je n'entreprends pas de le décider.

Il était trop jeune, trop incertain de son jugement, et même de son droit de tout juger, pour se permettre de jouer au prophète ; mais sa lettre n'était pas finie. Si jeune fût-il, il avait bien le droit du moins, en tant que chrétien, parce que chrétien, de s'assigner, au milieu des ruines, une besogne constructrice, et il expliquait à ses deux amis qu'au nom même de la notion de Providence, au nom de cette idée que la Providence n'avait pu abandonner l'humanité, il voulait « chercher, dans les ruines de l'ancien monde, la pierre angulaire sur laquelle on construirait le nouveau ». Il développait tout un plan de recherches sur la religion primitive, qui impliquait la connaissance d'une douzaine de langues, de la géologie, de l'astronomie, des cosmogonies, de l'histoire universelle. « Voilà deux ans, déclarait-il, que cette idée surabonde dans mon esprit » ; et nous avons vu qu'il avait déjà, dans l'*Abeille*, publié le résultat de ses premiers tâtonnements. Mais sans hâte, il prendrait le temps d'aboutir : s'il voulait à trente-cinq ans faire un livre, il lui fallait, dès maintenant, commencer. Il avouait à ses deux amis le doute qui l'avait jadis ébranlé ; mais il avait retrouvé « la Colonne du temple, le catholicisme de sa mère » ; et s'il avait retrouvé cette colonne, ce n'était pas pour lui seul, il voulait « la montrer comme un phare » ; et pour cette œuvre-là, après avoir pris avis de Noirot, il souhaitait expressément que ses amis lui prêtassent aide.

Nous joindrions nos efforts, les suppliait-il, nous créerions une œuvre ensemble, d'autres se réuniraient à nous, et peut-être un jour la société se rassemblerait-elle tout entière sous cette ombre protectrice ; le catholicisme, plein de jeunesse et de force, s'élèverait tout à coup sur le monde, il se mettrait à la tête du siècle renaissant pour le conduire à la civilisation, au bonheur[1] !

Un mois se passait : Ozanam attendait de ses deux correspondants une adhésion joyeuse ; elle ne venait point.

1. Ozanam à Fortoul et H., 15 janvier 1831 (*Lettres de Frédéric Ozanam*, 8e éd., I, p. 1-9 (Paris, de Gigord, 1912).

Fortoul, malgré les conseils de Noirot, se lançait éperdument dans des spéculations de métaphysique pure; ni lui ni Hippeau ne paraissaient bien empressés d'organiser en faveur du christianisme cette immense comparution de tous les peuples, de toutes les religions, dont le jeune Ozanam réglerait le protocole, pour la plus grande gloire du Christ. Un cousin d'Ozanam, Falconnet, s'attelait plus allègrement à cette besogne, ramassait des notes, « confuses, inachevées », que vingt ans plus tard il gardait encore, se comportait comme « un frère de foi et d'études, un frère d'âge et de projets »[1]. Mais le long silence de Fortoul et d'Hippeau pesait à Ozanam; il les pressait de nouveau, dans une lettre du 15 février 1831; il leur reparlait des sentiments qui se partageaient son âme : d'une part, le « rêve d'un avenir de gloire et de bonheur », d'autre part, l'impression que « la barbarie et la désolation approchaient ». Mais finalement, la confiance prévalait sur l'angoisse, et Ozanam reprenait :

Je me dis qu'il est grand, le spectacle auquel nous sommes appelés ; qu'il est beau d'assister à une époque aussi solennelle; que la mission d'un jeune homme dans la société est aujourd'hui bien grave et bien importante. Loin de moi les pensées de découragement! Je me réjouis d'être né à une époque où peut-être j'aurai à faire beaucoup de bien, et alors je ressens une nouvelle ardeur pour le travail.

Ce travail, il le définissait à nouveau, « la perpétuité, le catholicisme des idées religieuses, la vérité, l'excellence, la beauté du christianisme[2] ». On avait interrogé Ozanam sur la politique du jour; il songeait, lui, dans ces deux lettres successives, à préparer, par la démonstration du christianisme, les futures reconstructions sociales. Il ne planait au-dessus du présent que pour mieux travailler en vue de l'avenir.

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 26. Sur Ernest Falconnet (1815-1891), voir ROUSTAN. *Lamartine et les catholiques lyonnais*, p. 96-106 (Paris, Champion, 1906).
2. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 10-13.

A Lyon même, pour cette tâche de longue portée, il faisait une recrue, dans la personne d'un jeune apprenti industriel, Léonce Curnier. Ils se connurent, un jour, dans un atelier de dessin, où leurs deux voix s'élevèrent, sans s'être concertées, pour répondre à des plaisanteries impies; et leurs deux saillies, vengeresses du Christ, créèrent entre eux une amitié dont profitèrent plus tard les conférences de Saint-Vincent de Paul[1].

Ce tout jeune homme avait un souci très grave des jeunes âmes; Falconnet se rappelait, un quart de siècle plus tard, cette « parole ferme, pure et tendre » qui avait souvent « guidé ses pas, redressé sa route, aidé son âme »[2]. On était l'ami d'Ozanam dès qu'on aimait les âmes avec lui, et l'on devait, alors, s'associer à ses empressements, à ses scrupules, à ses condescendances déjà paternelles et qui parfois tremblaient frileusement. Materne, un jour, voulait faire paraître un article où certains abus des cérémonies religieuses étaient signalés avec quelque malice. « Je sais, lui écrivait Ozanam, qu'il ne faut point juger les choses d'après l'abus qui en a été fait. Mais tu connais la malignité de l'esprit des jeunes gens; ils saisiront avec empressement le charbon qu'on leur aura jeté, et Dieu sait s'ils ne se brûleront pas les doigts[3]. » Et l'ami Materne était informé que son petit article n'aurait pas la gloire de l'impression.

Le plan d'une action chrétienne collective, à laquelle toutes les velléités littéraires de ses amis devaient être subordonnées, obsédait le jeune Ozanam; il ne permettait pas qu'on y dérogeât, et tandis qu'au fond de son étude

1. CURNIER, *La Jeunesse de Frédéric Ozanam*, p. 20-22. Paris, Hennuyer, 1890. On verra plus tard Curnier, sous l'influence sans doute d'Ozanam, devenir une façon de sociologue, tracer devant un congrès scientifique tout un plan nouveau d'éducation professionnelle, plan vraiment précurseur, destiné à mettre un terme à l'anarchie de l'industrie. (CURNIER, *Considérations sur la nécessité de l'éducation professionnelle pour l'industriel et sur les moyens d'en répandre les bienfaits, présentées au congrès scientifique de* 1844. Nimes, Ballivet et Fabre, 1845.)

2. Falconnet à Mme Ozanam, 9 novembre 1854 (lettre inédite).

3. Ozanam à Materne, 19 avril 1831 (lettre inédite).

d'avoué s'étiraient les longues heures durant lesquelles il grossoyait des actes judiciaires, c'est à cette action chrétienne collective que le jeune Ozanam rêvait.

*
* *

A l'heure même où Ozanam conviait ses amis à retrouver avec lui les titres de la vieille religion, afin qu'elle devînt l'assise des sociétés futures, d'étranges apôtres descendaient vers Lyon : vêtus d'une tunique bleue qu'une ceinture serrait à la taille, coiffés d'une toque ou d'un béret, étalant avec somptuosité les broussailles de leur barbe et celles de leur chevelure, ils conquéraient, par l'éclat même de leurs bizarreries, l'admiration des petits enfants qui les trouvaient beaux et qui disaient tous : « Quand nous serons grands, nous irons avec eux, et nous aurons aussi de beaux costumes[1]. » Ces hommes qu'ainsi suivaient les petits enfants, c'étaient les disciples de Saint-Simon, et ils s'avançaient, nous dit Ozanam, pour « annoncer la chute du Dieu des chrétiens, et élever sur les débris de la vieille croyance une religion neuve, puissante pour le bonheur de l'humanité »[2]. Le saint-simonisme, plusieurs années durant, allait être attiré par la cité lyonnaise, « le plus grand foyer de production et d'économie, écrivait en 1832 Michel Chevalier, dont s'enorgueillît le continent européen », par cette ville où, disait-il encore, « il n'y a pas une pierre, pas une cheville, pas un clou, qui ne soit posé dans un désir de travail » ; le saint-simonisme, expulsé de Paris, à l'automne de 1832, par la condamnation d'Enfantin, devait traiter Paris de « prison », s'en aller vers Lyon, et tenter de « faire avec

1. SÉBASTIEN COMMISSAIRE, *Mémoires et Souvenirs*, I, p. 32 (Lyon, Meton, 1888).
2. OZANAM, *Réflexions sur la doctrine de Saint-Simon*, p. 2 (Lyon, Périsse, 1831). Cette étude a été réimprimée au t. I des *Mélanges*, p. 271-358.

les canuts, les mineurs, les mariniers du Rhône et de la Saône, une chaîne électrique, le long de laquelle circuleraient la confiance et l'espoir »[1]. Tout au début de cette propagande qui eut probablement un rôle, encore mal précisé, dans les grandes insurrections lyonnaises de 1831 et 1834, s'éleva, comme un essai d'obstacle, la voix, presque enfantine encore, mais déjà fière et grave, d'Ozanam. L'émoi du jeune homme se comprend : il avait calculé tout récemment qu'il lui fallait au moins dix-sept ans pour son œuvre d'apologétique ; et voilà qu'une religion nouvelle, impétueuse et bruyante, allait circuler, parader, s'afficher, comme si l'autre était morte, morte à tout jamais.

Une lettre de Michel Chevalier au *Journal du commerce de Lyon*, datée du 16 avril 1831, annonça l'arrivée prochaine de ces inquiétants apôtres : ils s'appelaient Laurent, Jean Reynaud, Pierre Leroux[2]. Dans son numéro du 29 avril, le *Précurseur*, organe des libéraux lyonnais, leur souhaitait la bienvenue : « Comme gens de ferme conviction, déclarait ce journal, ils ont le droit de chercher à répandre ce qu'ils croient être la vraie lumière; comme gens de talent, ils ont le droit d'être écoutés. » La première prédication, donnée par Laurent le 3 mai, s'inaugura par un réquisitoire contre le libéralisme, « impuissant à créer la liberté », et s'acheva par une attaque contre le christianisme, « impuissant à créer l'ordre et à ruiner la domination de l'esprit guerrier ». Le *Précurseur*, tout en s'essayant à réfuter les critiques adressées aux libéraux, déclarait pourtant, avec un sourire de complaisance, que le saint-simonisme leur apprendrait « à se donner pour but de leurs efforts l'émancipa-

1. Michel Chevalier, *A Lyon, Proclamation* (23 novembre 1832). *Courrier de Lyon*, 21 janvier 1833. Alazard, *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, juillet-août et novembre-décembre 1911. Charléty, *Histoire du saint-simonisme* (1825-1864), p. 137 (Paris, Hachette, 1896).

2. La plupart de nos renseignements sur cette première descente des saint-simoniens à Lyon en 1831 sont empruntés aux articles de M. H. Buffenoir (*Revue Bleue*, 18 et 25 septembre 1909).

tion et la prospérité des classes populaires, à honorer le travail et à frapper de honte l'oisiveté ». Mais Jean Reynaud, lui, ne s'attardait point à tenter l'éducation des libéraux, si malléables fussent-ils; il s'en allait droit aux prolétaires; il les haranguait, tantôt dans quelque chambre de tisseur, tantôt dans les salles publiques; il leur dénonçait, avec un sarcasme, cette « propriété dont la gloire passe et dont le règne expire ». Ses fiévreuses déclamations interpellaient, apostrophaient, bousculaient la ville même de Lyon. « N'auras-tu jamais, lui demandait-il, que des habitations infectes et des rues croupissantes pour ceux dont le travail te fait si vaste et si riche? » Et Jean Reynaud dressait l'image de la cité future, où, au lieu « d'ouvriers voués à la misère et à un abrutissement héréditaire », on verrait des « hommes religieusement unis, harmonieusement classés, justement rétribués, qui appliqueraient leur puissance sur le globe pour en jouir eux-mêmes ». Trois mois durant, ces conférences durèrent; elles rassemblaient en général de 1.200 à 2.000 personnes; et ces tribuns puissants et baroques, en descendant vers le Midi, devaient laisser à Lyon, derrière eux, un certain groupe d'adhérents, recrutés plutôt parmi une « élite » que dans les couches profondes du peuple[1], et constitués déjà, selon le rite saint-simonien, en un « degré préparatoire ».

Légitimistes et catholiques s'alarmaient. Le *Cri du Peuple, Nouvelle Gazette universelle du Midi*, bafouait ces extorqueurs d'argent qui vivaient « en épicuriens dans un excellent hôtel » et qui prêchaient le partage des biens. Dans la *Revue provinciale*, le légitimiste Jules Raimbault s'en prenait aux libéraux : ils avaient détruit les lois qui gouvernaient la grande famille française ; aujourd'hui le saint-simonisme s'attaquait aux lois qui régissaient l'institution même de la famille; tant pis pour eux! Le catholique Cabuchet, de la *Société littéraire* de Lyon, publiait une

1. ALAZARD, *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, juillet-août 1911, p. 30.

Première lettre à un saint-simonien, véhémente d'allure, impérieusement pressante :

Je crois avoir démontré, concluait-il, que vous n'avez pas de dieu, ou que vous en avez une idée fausse et dangereuse, par conséquent que vous ne pouvez avoir de religion, que nul d'entre vous ne peut indiquer d'une manière certaine la capacité des hommes souvent méconnue par la jalousie et l'injustice des autres, ou exagérée par le charlatanisme et l'intrigue; que votre système est simplement une théorie philosophique inapplicable à l'espèce humaine; que la société n'a jamais été fondée que sur le droit de propriété, et qu'il est impossible de lui donner une autre base; que vous, qui vous proclamez la providence des travailleurs, vous leur coupez les bras au contraire en détruisant la propriété, car quel encouragement auront-ils pour travailler ? Enfin, qu'en croyant détruire l'égoïsme et rendre l'homme plus moral, vous atteindriez au contraire le but opposé, puisque vous commencez par étouffer en lui les sentiments les plus naturels, et que je ne conçois pas comment un mauvais fils, un mauvais époux, un mauvais père peut être un vrai philanthrope [1].

De tels traits, plus massifs d'ailleurs qu'acérés, infligeaient peut-être aux saint-simoniens quelques blessures; mais lorsqu'une doctrine se présente avec un idéal de générosité, qui exalte et qui flatte, on ne la réfute, on ne la tue surtout, qu'en proposant à cet idéal une autre satisfaction, plus correcte, plus complète, et c'est là ce que négligeaient les polémistes comme Cabuchet.

Une autre méthode s'offrait aux catholiques, plus efficace, plus équitable aussi; elle allait bientôt être maniée pas l'abbé Jacques, « ancien professeur de l'Université et candidat pour la chaire d'histoire ecclésiastique », dans un gros livre qu'il intitula *L'Église considérée dans ses rapports avec la liberté, l'ordre public et les progrès de la civilisation, particulièrement au moyen âge, ouvrage dans lequel on montre la tendance essentiellement bienfaisante du christianisme catholique*[2].

Après avoir fait la part des passions, disait l'abbé Jacques dans sa préface, la part de l'orgueil, de la haine contre une religion répri-

1. Cabuchet, de la Société littéraire de Lyon. *Première lettre à un saint-simonien*, p. 26 (Lyon, Babeuf, 1832).
2. Nous citons l'édition de 1836 (Paris et Lyon, Périsse).

mante, de l'envie de celui qui ne possède pas contre celui qui possède, je n'aperçois dans la constitution de notre nature, ou dans l'esprit du siècle, qu'une chose qui protège les saint-simoniens et, pour ainsi parler, qu'une seule corde qui vibre à leur parole : c'est cette magnifique couleur de philanthropie qu'ils revêtent, ces idées de progrès, de perfectionnement indéfini de l'espèce humaine, qu'eux seuls comprennent, et qui, à les en croire, ne peuvent se réaliser que dans leur système. Tournons donc contre eux leurs propres armes [1].

Et l'abbé Jacques, au lieu de se borner à une critique négative du saint-simonisme, développait une longue apologie historique de la bienfaisance catholique ; il montrait que le catholicisme pouvait satisfaire et avait effectivement satisfait ce qu'il y avait d'acceptable et de noble dans certaines aspirations saint-simoniennes.

Le gros livre de l'abbé Jacques, dont plusieurs éditions attestèrent le succès, avait été devancé par une brochure, et cette brochure était l'œuvre d'Ozanam. La véritable tactique pour tenir en échec le saint-simonisme avait été donnée et dessinée, dès le printemps de 1831, par ce jeune homme de dix-huit ans. Il avait depuis quelque temps observé le bruit que cette doctrine faisait à Paris : « Le saint-simonisme ne prend point à Lyon, écrivait-il à Fortoul dès le 15 janvier, et l'on n'en pense généralement pas d'une manière favorable. » Mais à peine les prédicateurs saint-simoniens avaient-ils entrepris la conquête de l'âme lyonnaise, qu'Ozanam envoyait au journal le *Précurseur* quelques réflexions sur leur doctrine : elles parurent dans les numéros du 11 et du 14 mai [2] ; dans cette même semaine, un protestant, un autre catholique, adressèrent au même journal des lettres sur le saint-simonisme. Les saint-simoniens firent savoir au *Précurseur* qu'ils répondraient à Ozanam ; ils renouvelèrent cette promesse dans *le Globe*, organe de l'école saint-simonienne, et finalement s'abstinrent de polémiquer [3]. Mais Ozanam,

1. JACQUES, *op. cit.*, p. XIII.
2. Nous avons, en collaboration avec M. Victor Bucaille, reproduit ces deux articles dans la *Revue Montalembert* du 25 juin 1912, pp. 402-419.
3. OZANAM, *op. cit.*, p. 94, n. 1.

assis à sa table d'écolier, s'attachait, sans perdre une minute, à développer son article du *Précurseur*, à lui donner une forme tout à la fois plus ample et plus précise; et il publiait, sous le titre : *Réflexions sur la doctrine de Saint-Simon*, une brochure de près de cent pages. En même temps qu'on y retrouve l'écolier de philosophie à qui l'abbé Noirot avait fait aimer Descartes, on y saisit, éparses, esquissées d'une main qui parfois tâtonne encore, mais qui, même tâtonnant, sait viser et frapper l'adversaire, quelques-unes des grandes lignes de l'édifice apologétique qu'il concevait; lisez, par exemple, cet effort de synthèse où il s'applique à montrer, dans tous les cultes, l'idée de Trinité [1]. On y pressent, dans des pages éloquentes sur la fraternité chrétienne [2], le futur initiateur de la charité contemporaine. Cette brochure de jeunesse claironne la vitalité du catholicisme : de Lyon, le jeune auteur savait regarder le monde, et l'Église dans le monde.

L'esprit humain a secoué ses ailes, s'écriait-il; il s'est élevé à des pensées morales, platoniques et chrétiennes. Des génies puissants, partis chacun d'une sphère d'idées particulières, sont arrivés au même résultat : MM. de Maistre, de Bonald et Cousin ont fait succéder des doctrines grandes et généreuses aux désolantes maximes de Condillac et de Volney... Le catholicisme s'est choisi, dans la personne de MM. de Chateaubriand et de Lamennais, de glorieux défenseurs. Tandis que MM. Cuvier et de Humboldt prouvaient l'accord des recherches savantes avec les Livres de Moïse, un professeur illustre, malgré son attachement à la secte protestante, proclamait loyalement les bienfaits de l'Eglise; Benjamin Constant rendait un hommage éclatant à la religion chrétienne, dans un ouvrage entrepris sous une inspiration athée; M. Michaud retraçait d'une main pieuse les nobles souvenirs des croisades; M. de Lamartine faisait entendre les accents d'une poésie vraiment chrétienne [3].

Il promenait son regard sur l'ensemble de l'univers. Il questionnait l'Allemagne : « Quelle est, demandait-il, cette énergie victorieuse qui a ramené au giron de l'Eglise

1. OZANAM, *op. cit.*, p. 18, n. 1.
2. OZANAM, *op. cit.*, p. 26-28.
3. OZANAM, *op. cit.*, p. 43.

les Creuzer, les Schlegel, les Haller, les Stolberg, les d'Eckstein, devenus les appuis inébranlables de leur mère adoptive[1] ? » Il voyait le catholicisme s'émanciper en Angleterre, progresser aux États-Unis, s'épanouir en Irlande. Il constatait qu'en Suisse, tandis que le protestantisme se montrait surtout favorable à l'aristocratie, par laquelle il avait pénétré dans l'Europe, le catholicisme, fidèle à la cause des peuples, veillait au maintien des antiques libertés. Et puis, se tournant vers l'Amérique du Sud, il voyait les derniers soupirs de Bolivar expirant « se coller sur le crucifix ».

Oh ! que c'est donc avoir la vue courte et l'esprit faible, concluait-il, que de s'en aller faisant l'oraison funèbre du christianisme parce qu'on a abattu quelques croix dans Paris ou parce qu'une cabale irréligieuse s'est opposée quelque part aux processions publiques ! Pour nous, nous acceptons l'époque actuelle comme la fin des temps de doute, comme l'heure où *l'examen* achève de s'opérer, où *la conviction* va avoir son tour.

Il confrontait avec ces merveilles de vie catholique les ambitions saint-simoniennes. Il y trouvait, çà et là, quelque grandeur : le plan de la hiérarchie religieuse, le précepte de l'amour, l'idée même de l'association universelle, lui apparaissaient comme de grandes et fécondes doctrines. Mais ces doctrines, l'Église les revendiquait; le saint-simonisme ici démarquait le christianisme. Et traquant Saint-Simon sur les terrains où, rompant avec le christianisme, le réformateur aspirait à l'originalité, Ozanam constatait qu'alors la doctrine saint-simonienne présentait, « ou bien un mouvement rétrograde remarquable, ou bien une exagération ridicule[2] ».

Bien des années plus tard, dans la notice nécrologique où il s'attendrissait sur la précoce disparition d'Ozanam, dans cette notice que Tocqueville traitait de « chef-d'œu-

1. OZANAM, *op. cit.*, p. 44-45. Ozanam commettait une erreur en faisant de Creuzer un catholique; jamais même l'école catholique allemande ne le considéra comme un allié. Quant au professeur protestant dont parle Ozanam, c'est vraisemblablement Guizot.

2. OZANAM, *op. cit.*, p. 83.

vre »[1], Jean-Jacques Ampère, parlant de cette brochure, y trouvait « en germe la plupart des qualités qui depuis se développèrent chez Ozanam : un goût vif, bien que novice encore, pour l'érudition puisée aux sources les plus variées, de la chaleur, de l'élan, et, avec une conviction très arrêtée sur les choses, une grande modération envers les personnes ». J'aime à y signaler, ajoutait Jean-Jacques Ampère, « cette libéralité de vues qui lui faisait reconnaître des sympathies, même hors du camp dans lequel il combattait[2] ». Ampère avait raison de tirer ainsi de l'ombre cette petite improvisation de jeunesse, dans laquelle une plume ardente, passant outre aux timidités de l'inexpérience, esquissait un exemple — le premier peut-être — de la méthode et de l'attitude avec laquelle l'apologétique chrétienne devait aborder les doctrines sociales écloses à l'écart de l'Église et même à l'encontre de l'Église. Avant de condamner le saint-simonisme qui, par ses générosités, avait pu séduire certaines consciences, le christianisme semblait dire, par la plume d'Ozanam : ces générosités, elles sont miennes, elles sont mon bien, elles sont mon propre passé, mon propre idéal ; quand je les retrouve dans le saint-simonisme, je reconnais l'emprunt que le saint-simonisme m'a fait, et j'aime retrouver, partout où ils se posent, les reflets de mes enseignements, les reflets de mes espoirs. Ozanam ressaisissait ainsi, dans la doctrine des adversaires, les titres mêmes qu'avaient l'Évangile et l'Église à l'admiration et à la gratitude humaines[3].

Cherchant une épigraphe pour sa brochure, il l'empruntait à Lamartine. Les jeunes catholiques d'alors espéraient

1. André-Marie et Jean-Jacques Ampère, *Correspondance et Souvenirs*, II, p. 227-228 (Paris, Hetzel, 1875).

2. Ampère, *Notice sur Frédéric Ozanam*, p. 6 (Paris, Lenormant, 1853).

3. Nous retrouvons l'écho de ces réflexions d'Ozanam dans une lettre qu'en 1835 Falconnet adressait à son ami Boitel, directeur de la *Revue du Lyonnais*. Falconnet expliquait que « le christianisme porte en lui toutes les modifications futures de l'humanité » et qu' « une doctrine nouvelle », telle que le Saint-Simonisme, « est un mensonge historique. » (Roustan, *op. cit.*, p. 23.)

beaucoup de Lamartine. Le mélancolique Dufieux, ami d'Ozanam, célébrait en quelques strophes la « voix toujours pure et fidèle » du poète et la façon dont la prière lamartinienne montait « vers le ciel comme un soupir d'amour[1] ». Ozanam choisissait, pour les inscrire au frontispice de sa brochure, certains vers dans lesquels l'auteur des *Harmonies* interpellait le Christ :

> Ah ! qui sait si cette ombre où pâlit ta doctrine
> Est une décadence — ou quelque nuit divine,
> Quelque nuage faux prêt à se déchirer,
> Où ta foi va monter et se transfigurer ?

Et tout l'opuscule du jeune audacieux montrait la foi chrétienne déchirant les faux nuages du saint-simonisme, et transperçant, de sa lumière ascendante, ce chaos d'illu sions futiles.

Lamartine, touché de cette sorte de parrainage poétique dont Ozanam l'avait investi, lui exprima dans une lettre très flatteuse sa reconnaissance, son admiration, sa fierté. « Ce début, continuait le poète, nous promet un combattant de plus dans la sainte lutte de la philosophie religieuse et morale, que ce siècle livre contre une réaction matérialiste[2]. » Chateaubriand, de son côté, appréciait, de toute la hauteur de sa bienveillance, l'ouvrage d'Ozanam ; il le trouvait d'un « excellent esprit », et pensait, à part lui, que ce « fou » de Saint-Simon, cet « étrange Christ » était indigne d'un tel honneur. Le « morceau » qui terminait la brochure lui paraissait « extrêmement touchant »[3], et ce morceau nous émeut encore, aujourd'hui, comme il émouvait Chateaubriand.

> Oui, s'écriait Ozanam, elle refleurira, la vieille terre de France, elle se parera encore de cette antique pureté de mœurs qu'on avait crue perdue pour jamais ; elle se parera de la sagesse de ses institutions et de la triple gloire des sciences, des arts, de l'industrie. Cette œuvre est à vous, jeunes gens. Vous avez éprouvé tout le vide

1. Alexandre Dufieux, *A M. Alphonse de Lamartine* (Lyon, Sauvignet, 1831).
2. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 23.
3. Mgr Baunard, *op. cit.*, p. 30.

des jouissances physiques; un besoin immense s'est fait sentir dans vos âmes; vous avez connu que l'homme ne vit pas seulement de pain, vous avez eu faim et soif de la vérité et de la justice, et vous avez cherché cet aliment dans les écoles philosophiques, vous avez couru aux leçons de modernes apôtres, et rien de tout cela n'a rempli vos cœurs. Voici que la religion de vos pères vient s'offrir à vous, les mains pleines. Ne détournez pas vos regards, car elle aussi est généreuse et jeune comme vous. Elle ne vieillit point avec le monde: toujours nouvelle, elle vole au-devant des progrès du genre humain, elle se met à sa tête pour le conduire à la perfection.

Et puis, après cet appel aux jeunes gens, il se retournait vers les autres catholiques, vers les catholiques d'âge mûr, blasés peut-être ou bien affaissés; avec un curieux mélange de hardiesse et de modestie, il leur disait :

Je sais que mon langage est bien faible, et mon esprit bien débile encore : ce n'est pas d'un jeune homme de dix-huit ans qu'on a droit d'attendre une œuvre parfaite. Si donc j'ai failli, si bien des méprises m'ont échappé, attribuez-le, lecteurs, non pas à ma cause, mais à ma jeunesse et à mon impuissance.

Plusieurs points de suspension ponctuaient son tâtonnement; et puis il terminait, crânement : « Et si je vous parais avoir dignement soutenu la lutte, sachez donc ce que pourraient les catholiques eux-mêmes, quand leurs enfants ne craignent pas d'entrer en lice [1]. »

Il n'est pas rare de surprendre, chez les néophytes de l'apostolat, ce regard impatient, et dans lequel parfois un blâme étincelle, jeté sur ceux qui les ont précédés dans la vie. Alors parmi ceux-ci, un certain nombre protestent : conservateurs tenaces de leurs maximes d'action, qui parfois ne couvrent que l'inaction, ils demandent de quoi ces jeunes se mêlent. Mais d'autres, conscients du temps perdu, soucieux des jours inemployés, contrits pour le néant de certaines parades où leur personnalité cherchait plus de gloire que Dieu n'en recueillait de profit, sont tout prêts à s'humilier en sentant courir derrière eux, sur la

1. OZANAM, *op. cit.*, p. 92-94.

brève route de l'existence, les chastes énergies de quelques jeunes hommes, recrue continuelle de l'apostolat chrétien, qui semblent de prime abord, pour reprendre le mot de Bossuet dans son sermon sur la mort, les pousser de l'épaule, et leur dire « retirez-vous, c'est maintenant notre tour », mais qui tout simplement les pressent, non pas encore de mourir, mais de mener une vie toujours plus pleine, toujours plus féconde.



A l'automne de 1831, les parents d'Ozanam l'envoyaient à Paris, pour étudier le droit; il comptait, lui, y faire quelque chose de plus : réunir des jeunes gens. Les premiers jours furent sombres : vivre loin de sa mère, seul, désemparé, dans une médiocre pension de famille où les convives, « ni chrétiens ni turcs », violaient la loi du maigre et voulaient le faire jouer aux cartes, cela lui paraissait fort désagréable. Il s'en plaignait à sa mère, à Falconnet[1]. Mais il espérait, quand même, parvenir à fonder ce groupement de jeunes, dont la vision le hantait. Il y avait quelques mois seulement que des attroupements lugubres avaient regardé la Seine charrier des manuscrits et des livres, débris précieux, et perdus à jamais, du pillage de l'Archevêché[2]; et quelque barbare qu'eût été cette émeute, quelque barbare, aussi, qu'eût été le sac de Saint-Germain-l'Auxerrois, Duvergier de Hauranne, à la tribune, avait affirmé que ces dévastations étaient l'œuvre des jeunes gens des écoles, et non des ouvriers de Paris[3]. C'est pourtant à cette même jeunesse des écoles qu'Ozanam, sans crainte, allait demander les éléments d'un renouveau

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 24-30.
2. Voir l'émouvante description que donne Alfred de Vigny de ces manuscrits flottant sur le fleuve, dans son roman de *Daphné* (*Revue de Paris*, 15 juin 1912, p. 694-696).
3. Thureau-Dangin, *Histoire de la monarchie de juillet*, I, p. 189, n. 2 (Paris, Plon, 1884).

chrétien. « J'ai déjà des données pour cela, écrivait-il à Falconnet, Pessonneaux partage nos projets et me tient volontiers compagnie. Adieu, mon bon ami, que Dieu bénisse nos efforts [1]. » Il se sentait jeté, « sans appui, sans point de ralliement, dans le tourbillon des passions et des erreurs humaines. Qui se met en peine de moi ! », [2] gémissait-il. Mais il se mettait en peine des autres, des jeunes gens qu'il ne connaissait pas encore, mais dont à l'avance les âmes lui étaient chères, et c'est en projetant de les rassembler qu'il secouait son ennui.

Fortoul, Hippeau, qu'il avait vus à Lyon durant les vacances, l'avaient effrayé par leur romantisme échevelé ; pour eux Hugo seul existait; c'était un ensorcellement [3]. Ozanam songeait à eux, peut-être, quand il écrivait à Falconnet : « Ne nous laissons point trop entraîner à la rêverie et à la littérature, qui cessent d'avoir aucune valeur quand il n'y a pas, au fond, des idées et des connaissances précises [4]. » Il faut quelque effort, lorsqu'on lit la correspondance d'Ozanam, pour se représenter que ce Paris où il s'installait, où il allait bientôt exercer, en certaines sphères, une façon de royauté, était le même Paris qui, devant la rampe de la Comédie-Française, se passionnait pour ou contre les drames d'Hugo. A la différence des catholiques lyonnais comme Collombet, comme Falconnet, qui s'intéressaient vivement aux lettres romantiques [5], Ozanam et la jeunesse qui peu à peu l'entoura y demeurèrent complètement étrangers; on dirait même qu'ils les ignorèrent, préoccupés, avant tout, suivant la maxime d'Ozanam, de « faire des études fortes, approfondies, sur les matières les plus appropriées à leurs inclinations. »

Il était tout chagrin de voir Fortoul, dans son *hugôlatrie*,

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 30.
2. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 24.
3. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 20.
4. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 59.
5. ROUSTAN. *Lamartine et les catholiques lyonnais*, p. 9-15.

ne plus connaître Lamartine ni Chateaubriand ; Ozanam, lui, à peine arrivé à Paris, voulut approcher l'auteur du *Génie du christianisme*. Depuis qu'en 1826 Chateaubriand, passant par Lyon, s'était prêté à de glorieuses manifestations philhellènes, depuis qu'il s'était laissé nommer président honoraire et perpétuel de l'Académie provinciale de Lyon [1], c'était une habitude, sur les bords du Rhône, de considérer ce Breton comme un peu Lyonnais. Chateaubriand, pour Ozanam, était un grand concitoyen d'adoption, à la porte duquel on pouvait oser cogner. En ce lendemain de 1830, nombreux étaient les jeunes hommes d'action qui levaient leurs regards, timides mais confiants, vers cette cime grandiose, espérant y trouver quelque mot d'ordre, quelque drapeau, tout au moins quelque adhésion ; le grand désenchanté, coquet avec majesté, se prêtait ou bien se refusait, et par une magie souveraine, savait toujours demeurer pour eux un enchanteur. On n'avouait pas qu'on pût être déçu par M. de Chateaubriand ! Jean-Jacques Ampère, au mois de juillet 1831, lui expédiait une lettre à Genève, au nom d'un certain nombre de jeunes gens, pour lui demander de revenir, d'être parmi eux. Et « René » répondait, avec de grands airs très fatigués, qu'il se considérait comme retranché brusquement du nombre des vivants. « Entre les panégyristes de la Terreur et les amis de la paix à tout prix, continuait-il, où donc est ma place ? Combattre les uns et les autres ! Où serait mon public ? Y a-t-il en France vingt hommes comme vous ? J'en doute. A votre âge, monsieur, il faut soigner sa vie, au mien, il faut soigner sa mort. [2] » Des jeunes gens l'interrogeaient, l'appelaient, pour qu'il leur dît comment vivre ; il voulait, lui, mourir en beauté.

Je ne crois plus à la société, écrivait-il vers la même époque à Villeneuve-Bargemont. Continuez, monsieur, à employer vos talents

1. Latreille, *Chateaubriand, études biographiques et littéraires, le romantisme à Lyon*, p. 82-95 (Paris, Fontemoing, 1905).
2. André-Marie Ampère et Jean-Jacques Ampère, *Correspondance et Souvenirs*, II, p. 29-32 (Paris, Hetzel, 1875).

à des œuvres de piété et de morale puisque vous avez le bonheur d'avoir encore une foi politique ; désormais la foi religieuse me suffit, et celle-là ne voit d'avenir qu'au delà de la tombe[1].

La foi religieuse n'était-elle donc rien de plus pour Chateaubriand, qu'une sorte de corridor sombre, où l'on se désintéressait de la société humaine, et qui dévalait sur la tombe ? Ce n'était pas ainsi que la concevaient, ni que la pratiquaient, les jeunes catholiques qui avaient 18 ans en 1830. Et cependant, de longues années encore, Chateaubriand demeura leur idole, et lorsqu'en 1834 il honorait d'un encourageant sourire un journal qui s'appelait l'*Echo de la jeune France, journal des progrès par le christianisme*, une fanfare d'allégresse retentissait.

Chateaubriand, lisait-on dans cet heureux journal, voilà la magnifique recrue dont peut s'enorgueillir notre drapeau. Sa place était marquée parmi nous, car son génie n'a point d'âge, car son âme rajeunit avec les années, car tout jeunes que nous soyons, Chateaubriand est encore le plus jeune de nous. L'enthousiasme du beau, l'amour du vrai, la haine de l'hypocrisie, le culte de la patrie, la croyance religieuse et la croyance politique, la foi, le droit et la liberté, voilà sa jeunesse : il y a des gens qui naissent vieux, il y en a d'autres qui ne le deviennent jamais. Chateaubriand est un de ces illustres exemples. A mesure qu'il avance dans la carrière, il ne vieillit pas, il grandit. Suivons-le, car l'œil de l'aigle sait où est le soleil ; suivons-le : quand ce fier génie marche, c'est de ce côté-là qu'est l'avenir[2].

Dans la lettre du 10 novembre 1831, où le jeune Ozanam mentionne le bon accueil de Chateaubriand[3], il ne nous dit pas vers quel point de l'horizon le « regard de l'aigle » orienta ses jeunes regards.

En ces mêmes jours il visita Ballanche — un vrai Lyonnais, celui-là — et se hâta de transmettre à Falconnet, pour qu'il le méditât, ce mot du philosophe : « Toute religion renferme nécessairement une théologie, une psy-

1. Adolphe Théry, *Un précurseur du catholicisme social, le vicomte de Villeneuve-Bargemont*, p. 43 (Lille, Taffin-Lefort, 1911).
2. *Echo de la jeune France*, I, p. 121.
3. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 29.

chologie et une cosmologie[1]. » Avec Ballanche, plus encore qu'avec Chateaubriand, on causait pour apprendre à voir, à prévoir. Ballanche, cette année même, publiait la *Vision d'Hébal*, où regardant autour de lui les peuples qui s'émancipaient, il s'écriait : « La Grèce, la Belgique et la Pologne ont demandé la liberté promise aux enfants de la foi, et voyez les miracles qui ont été enfantés ! » Ballanche ajoutait, faisant un retour sur le sac de Saint-Germain-l'Auxerrois : « C'est en vain que, dans la métropole de la civilisation, le signe de la promesse a été outragé : la croix civilisatrice régnera sur le monde[2]. » Il y avait de pareils tressaillements et de pareils augures dans la brochure d'Ozanam contre le saint-simonisme. Le vieux philosophe et le jeune élève de la Faculté de droit, qui d'ailleurs savait discerner certaines « erreurs »[3] de Ballanche, caressaient la même vision de l'avenir. En cette même semaine si bien remplie, Ozanam s'en fut aussi voir Lamennais, qui allait partir pour Rome : ils causèrent beaucoup ensemble[4], mais nous ne savons rien de plus, si ce n'est qu'à cette date, tout en ayant une grande admiration pour l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence*, Ozanam déplorait déjà l'âpreté de ses polémiques et son penchant à l'invective[5]. Ainsi cherchait-il, à travers Paris, les maîtres de la pensée et les maîtres de l'action, avec l'invincible projet, qu'il inclinait parfois à se reprocher comme un demi-orgueil[6], de devenir un guide pour les jeunes gens isolés et dispersés.

Mais avec je ne sais quoi d'enfantin qui persistait en lui et qui avait besoin de vivre au foyer domestique, avec

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 29.
2. BALLANCHE, *Vision d'Hébal*, p. 99 (Paris, Didot, 1831).
3. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 51.
4. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 33.
5. CURNIER, *op. cit.*, p. 35-37. Ozanam dira plus tard, dans son discours *Des devoirs littéraires des chrétiens* : « Une grande chute nous a fait assez voir que les colonnes mêmes de la controverse peuvent tomber quand elles ne sont point assises sur la charité. » (*Mélanges*, I, p. 142.)
6. Ozanam à Materne, 19 avril 1831 (lettre inédite) : Ozanam s'y reproche son désir de faire du bruit, son « avidité immense de gloire ».

ces poussées de mélancolie, avec ces saillies de déception, sous l'impression desquelles, durant longtemps, Paris lui fit l'effet d'un « vaste cadavre »[1], n'était-il pas à craindre qu'il laissât son énergie s'affaisser, ou bien, encore, que s'enfermant dans un égoïsme spéculatif, il négligeât tout programme d'action ? Grâce à une illustre hospitalité qui dès la seconde semaine de novembre 1831 lui fut offerte, de tels périls n'eurent même pas le temps de naître sous ses pas.

*
* *

Vingt-sept ans avant qu'Ozanam n'échafaudât de vastes projets d'apologétique, un autre jeune savant, dans cette même ville de Lyon, avait rédigé, pour un groupe d'amis qu'il avait rassemblés sous le nom de Société chrétienne, des cahiers manuscrits sur les preuves historiques du christianisme, et par son influence personnelle fait autour de lui quelques conversions[2] : il s'appelait André-Marie Ampère et se préparait à être « l'un des esprits les plus universels dont on ait conservé le souvenir »[3]. Mais Ampère, ayant quitté Lyon dès 1805 pour retourner à Paris, s'y était laissé aller, tout de suite, à une « paresse impardonnable des choses du ciel »[4]; et dix ans durant, il s'y était attardé ; dix ans durant, dans l'enivrement de la recherche, il avait oublié cette belle résolution qu'en 1804 il avait prise vis-à-vis de lui-même : « Étudie les choses de ce monde, c'est le devoir de ton état; mais ne les regarde que d'un œil ; que ton autre œil soit cons-

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 39.
2. Valson, *La vie et les travaux d'André-Marie Ampère*, p. 177-197 (Lyon, Vitte, 1886).
3. Scherer, *Études sur la littérature contemporaine*, V, p. 31 (Paris, Lévy, 1878).
4. Ampère à Bredin, 29 mars 1818, dans André-Marie Ampère et Jean-Jacques Ampère, *Correspondance et Souvenirs*, I, p. 139.

tamment fixé par la lumière éternelle »[1]. Et puis, en 1815, André-Marie Ampère était revenu à Dieu. On le surprenait, dans l'ombre des églises, prosternant devant le tabernacle la gloire de sa science.

Il disait volontiers que les trois événements qui avaient eu sur lui le plus d'influence étaient sa première communion, l'éloge de Descartes par Thomas et la prise de la Bastille[2]; en trois notations, données par lui-même, voilà sa physionomie dessinée. Il y avait chez Ampère un chrétien qui, dans la pratique religieuse retrouvée, rapportait une fraîcheur d'enfant[3]; et, tout en même temps, un cartésien tout prêt à remercier Dieu pour l'éclatante merveille qu'est la raison; et puis il y avait en lui un contemporain de Lafayette et de Bolivar, d'O'Connell et de Canaris, prêt à s'enthousiasmer pour certains de ces libérateurs, à se sentir le frère de tous les peuples qui s'émancipaient. Il lui semblait, dès 1815, que tout annonçait une grande époque religieuse[4]; de toute son âme il s'attachait à cet avenir; il aspirait à le vérifier, à s'y dévouer.

Il était cousin de Périsse, le libraire lyonnais qui avait édité la brochure d'Ozanam; et sous les auspices de Périsse, le jeune homme lui rendit visite. A mesure que le célèbre physicien faisait parler Ozanam, se souvint-il, peut-être, de lui-même, de sa belle ferveur d'apostolat lyonnais, et puis, hélas! de sa longue tiédeur à Paris, et craignit-il que la chaleur d'âme d'Ozanam ne se refroidît, comme s'était, de 1804 à 1815, refroidie la sienne? Songea-t-il que le rôle auquel aspirait son visiteur aurait dû jadis, durant ces dix ingrates années — fécondes pour la science toute seule — être le rôle d'Ampère? On ne

1. VALSON, *op. cit.*, p. 195.
2. ANDRÉ-MARIE AMPÈRE et JEAN-JACQUES AMPÈRE, *Correspondance et Souvenirs*, II, p. 101.
3. Voir dans OZANAM, *Mélanges*, II, p. 79, la caractéristique de « ce que le christianisme a dû faire à l'intérieur de la grande âme d'Ampère ».
4. Ampère à Bredin, 1er octobre 1816, dans A.-M. et J.-J. AMPÈRE, *Correspondance et Souvenirs*, I, p. 96.

peut jamais prévoir quels ressouvenirs et parfois quels remords peut subitement éveiller, chez les hommes qui ont cessé d'être jeunes, le contact de certaines fraîcheurs de dévouement, toutes neuves, tout imprégnées encore d'une matinale rosée : elles évoquent aisément, chez les interlocuteurs mûris ou vieillis, le fantôme des rêves demeurés en suspens, à moins que ce ne soit le spectre des défaillances; et ce tout jeune homme, qui vient consulter leur expérience, remue parfois, sans qu'il s'en doute, leur conscience. Nous ne savons si un rapprochement s'établit dans l'esprit du grand Ampère entre le passé qu'il avait vécu et l'avenir que voulait vivre Ozanam; mais ce que nous savons, c'est qu'il fit s'installer Ozanam chez lui, à titre de pensionnaire, et qu'il fallut bien peu de jours pour que le jeune homme fût sous le charme.

Ozanam jouissait de cette science universelle qui, chez Ampère, était comme « instinctive »[1]; il s'exaltait à causer avec lui, à voir ce physicien, connu dans le monde entier pour avoir surpris à la création divine certains de ses mystères, prendre sa large tête dans ses mains, et s'écrier : « Que Dieu est grand! Ozanam! que Dieu est grand! » De temps à autre Ozanam aidait son hôte pour la vaste classification des sciences qu'Ampère s'essayait, par un procédé mnémotechnique, à rédiger en vers latins[2]. Jean-Jacques Ampère, beaucoup moins chrétien que son père, beaucoup moins chrétien qu'Ozanam, était pour celui-ci une façon de grand frère : il le conseillait, tâchait de modérer son impétuosité studieuse, et se plaisait d'autre part à éprouver du respect pour ses vertus[3].

Il faut que vous jouissiez un peu de ce que vous avez fait, écrivait Ozanam, douze ans plus tard, à Jean-Jacques Ampère, vous qui, après Dieu, êtes l'auteur de toute cette prospérité, vous

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 32.
2. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 36.
3. Ampère, *Frédéric Ozanam*, p. 6.

qui m'avez pris comme un frère dans la maison de votre saint et glorieux père, qui m'avez mis en chemin... C'est ainsi que la Providence miséricordieuse, dont les desseins paraissent si beaux quand on les voit d'un peu loin dans leur ensemble, me ménageait à Lyon, à l'âge de 18 ans, la connaissance de votre cousin, M. Périsse, qui voulait bien me faire faire quelques bonnes œuvres, afin que par son entremise je vous fusse adressé et que vous fissiez peu à peu, par vos exemples, vos conseils et enfin par votre généreux désintéressement, toute ma vocation littéraire[1].

Ainsi se rappellera-t-il, toute sa vie, avec une sorte d'étonnement, le bien que lui avait fait cette maison tutélaire; et tout ému des bontés de la Providence, il se demandera, avec une inquiète gravité, ce qu'elle avait pu vouloir de lui en plaçant sa jeunesse sous de si rares auspices[2].

Lyon cependant était bien loin, et sa famille, dont il avait cru, longtemps, qu'elle était l'univers... Et dans le vaste Paris, il suffisait de mettre le nez à la fenêtre — même à celle d'Ampère — pour entrevoir « le monde sous ses formes véritables, avec la laideur de ses vices, le bruit de ses passions, les blasphèmes de son impiété »[3]. Il y avait toujours des heures où Ozanam n'était pas heureux. « La science et le catholicisme, écrivait-il à Falconnet le 29 décembre 1831, voilà mes seules consolations; et certes cette part est belle; mais là encore, espérances déçues, obstacles à surmonter, difficultés à vaincre. *Tu n'ignores pas combien je désirerais m'entourer de jeunes hommes sentant, pensant comme moi ; or je sais qu'il y en a, qu'il y en a beaucoup, mais ils sont dispersés comme l'or sur le fumier, et difficile est la tâche de celui qui veut réunir des défenseurs autour d'un drapeau*[4]. » Il apaisait ses impatiences en continuant de songer à l'histoire des religions, en traduisant, pour cette synthèse projetée, un travail sur la mythologie des Lapons. Mais ses

1. A.-M. Ampère et J.-J. Ampère, *Correspondance et Souvenirs*, II, p. 131-132.
2. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 207.
3. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 38.
4. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 39-40.

deux premiers mois de Paris, que tout autre que lui eût réputés féconds, le laissaient insatisfait; il lui tardait de sentir, près de lui, d'autres jeunes croyants, d'autres jeunes apôtres.

Il s'en retourna, le 1er janvier 1832, voir Chateaubriand. Il avait, cette fois, pour le grand homme, une lettre d'un prêtre lyonnais, l'abbé Bonnevie. Vingt-huit ans plus tôt, Bonnevie avait appartenu, comme Chateaubriand, aux cadres de l'ambassade de Rome, et la disgrâce commune dont ils avaient été frappés par le cardinal Fesch avait créé entre eux des liens très étroits. « Mon futur grand aumônier », c'est ainsi que Mme de Chateaubriand appelait l'abbé Bonnevie; et lorsqu'on se présentait à l'hôtel de la rue du Bac sous les auspices de ce prêtre, on était reçu en ami[1]. L'entretien du grand homme avec Ozanam fut vraisemblablement, ce jour-là, quelque chose de plus profond, de plus intime, que leur causerie antérieure : un détail donné par Lacordaire nous permet de le deviner. Chateaubriand, questionnant Ozanam sur ses goûts, lui demanda s'il se proposait d'assister au spectacle.

Ozanam surpris, rapporte Lacordaire, hésitait entre la vérité, qui était la promesse faite à sa mère de ne pas mettre le pied au théâtre, et la crainte de paraître puéril à son noble interlocuteur. Il se tut quelque temps, par suite de la lutte qui se passait dans son âme. Chateaubriand le regardait toujours, comme s'il eût attaché à sa réponse un grand prix. A la fin la vérité l'emporta, et l'auteur du *Génie du christianisme*, se penchant vers Ozanam pour l'embrasser, lui dit affectueusement : « Je vous conjure de suivre le conseil de votre mère; vous ne gagneriez rien au théâtre, et vous pourriez y perdre beaucoup. » Cette parole demeura comme un éclair dans la pensée d'Ozanam; et lorsque quelques-uns de ses camarades, moins scrupuleux que lui, l'engageaient à les accompagner au spectacle, il s'en défendait par cette phrase décisive : « M. de Chateaubriand m'a dit qu'il n'était pas bon d'y aller[2]. »

La physionomie de Chateaubriand garda pour Ozanam un grand prestige; et l'apercevant deux ans plus tard au

1. Latreille, *Chateaubriand*, p. 46-57.
2. Lacordaire, *Frédéric Ozanam*, p. 23 (Paris, Bray, 1856).

Collège de France au cours de Jean-Jacques Ampère, il l'apostrophait ainsi dans l'*Univers* :

> Grand homme, on vous a rendu gloire, on vous a fait justice, et il est vrai que votre parole est merveilleusement puissante et que vous avez été éloquent à la tribune, et majestueux dans votre vie politique : et cependant ce n'est point parce que vous êtes éloquent et profond, que vous êtes grand et que l'on vous rend gloire ; c'est parce que votre puissante parole a bien su parler de Dieu, c'est parce que, chantre des martyrs, vous avez le premier entonné des hymnes d'amour sur une terre fumante encore du sang des échafauds ; c'est parce que, pèlerin de Jérusalem, vous avez le premier apporté la palme de l'espérance, après le déluge de l'impiété ; c'est qu'enfin, chrétien des temps nouveaux, vous avez le premier arboré la bannière sous laquelle les enfants du dix-neuvième siècle veulent marcher à la régénération religieuse du monde social [1].

Ainsi le jeune Ozanam contemplait-il, dans un recul propice à cette somptueuse figure, l'auteur du *Génie du Christianisme*. Il eût pu le rencontrer souvent, à l'Abbaye aux Bois, chez M[me] Récamier, où le jeune Jean-Jacques Ampère, dès que le cours de ses voyages le ramenait à Paris, s'attardait lui-même beaucoup; mais Ozanam, malgré les encourageantes invites dont il était l'objet, inclinait plutôt à s'effacer de ce salon : « C'est, répondait-il, une réunion de personnes trop illustres pour mon obscurité. Dans sept ans, quand je serai professeur, je profiterai de la bienveillance qu'on me témoigne » [2]. Pas plus qu'il ne se laissait attirer par les théâtres, il ne se laissait confisquer par les salons : son idéal d'action sur les jeunes le retenait au cœur du quartier latin, à l'ombre de cette Sorbonne, où le respect superstitieux de la formule *Magister dixit* risquait d'égarer et de rendre libertins nombre d'étudiants pour lesquels, au loin, des mères pieuses priaient !

1. *Univers*, 1[er] mars 1834.
2. *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de M[me] Récamier*, II, p. 490-491 (Paris, Lévy, 1860).

*
* *

Avec ses allures de « brahme chrétien »[1], comme disait Lamartine, le doux et tenace Ozanam prit au nom du catholicisme, dans la Sorbonne de 1832, certaines attitudes de révolutionnaire. « La royauté du talent, déclarait-il plus tard, est comme celle des sociétés politiques, elle ne subsiste que par la supposition de son infaillibilité. Ses méprises, en s'imposant aux intelligences dociles, deviennent des actes involontaires de tyrannie[2]. » C'est en 1837, à propos d'un livre de Michelet, qu'Ozanam écrivait ces lignes. Il y circule un parfum de 1830, du temps où l'on voyait des royautés succomber, d'autres péricliter ; il y flotte, aussi, un souvenir de cette année 1832 durant laquelle les jeunes catholiques, dociles au geste d'Ozanam, insurgèrent leur foi chrétienne, en pleine Sorbonne, contre la royauté du talent. L'époque était propice à tous les genres de ripostes : les peuples ripostaient à l'oppression tentée par la Sainte-Alliance ; les croyants ripostaient à l'oppression tentée par certains savants.

Ce fut au pied des chaires de l'incroyance que s'ébaucha le groupement de jeunes gens auquel aspiraient les vœux d'Ozanam, groupement de défensive, et d'offensive, et d'émancipation. L'on se retrouvait pour se prêter réciproquement main forte, et pour prêter, tous ensemble, main forte à la foi. Des bruits de chaînes secouées traversaient l'atmosphère de l'Europe ; les catholiques aussi prendraient leur part du concert. Montalembert allait secouer celles du monopole universitaire ; Ozanam allait, lui, s'attaquer à d'autres chaînes, à celles qu'une certaine

1. Lamartine, *Cours familier de littérature*, III, p. 388-389 (*Entretien* XVII), (Paris, 1857.)
2. Ozanam, *Mélanges*, II, p. 368.

science, doctorale et brillante, prétendait imposer aux jeunes consciences. Il écrivait dès le 10 février 1832 : « Chaque fois qu'un professeur rationaliste élève la voix contre la révélation, des voix catholiques s'élèvent pour répondre. Nous sommes unis plusieurs dans ce but. Déjà deux fois j'ai pris ma part de ce noble labeur en adressant mes objections écrites à ces messieurs[1]. »

Assez nombreux, ce semble, étaient les cours où cette jeunesse se portait. Au Collège de France, on allait entendre Lerminier, qui professait les législations comparées[2]; ou bien l'on écoutait Ampère « justifier par une brillante théorie géologique l'antique récit de la Genèse »[3]. A la Sorbonne, un peu plus tard, on s'assit près de la chaire de Michelet; on épiait sur ses lèvres « un sentiment qui ressemblait à l'esprit de retour vers les doctrines chrétiennes »; on lui savait gré de ne pas se faire gloire de son incroyance; on avouait ne pouvoir contempler sans émotion son front que le travail sillonnait de rides prématurées, ses cheveux blanchis avant l'âge; et l'on pleurait « bien des larmes » tandis que sa « parole chaleureuse » redisait la vie et la mort de Jeanne d'Arc[4].

Deux cours où l'on faisait bonne garde, et où l'on agissait, étaient ceux de Letronne et de Jouffroy. Une première fois, Letronne avait traité la papauté d'« institution passagère, née sous Charlemagne, mourante aujourd'hui »; une seconde fois, il avait accusé le clergé d'avoir constamment favorisé le despotisme. Certains gestes de tête, fort expressifs, par lesquels Ozanam repoussait les allégations du professeur, furent surpris par un autre étudiant catholique, qui ne le connaissait pas encore; il s'appelait Lallier, et son nom devait s'inscrire, à côté de celui d'Ozanam, dans l'histoire des conférences de Saint-Vincent de Paul. Les jeunes catholiques ripostèrent

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 46.
2. *Ibid.*, I, p. 33.
3. Ozanam, *Mélanges*, II, p. 78.
4. Ozanam, *Mélanges*, II, p. 356.

à Letronne. « Nos réponses lues publiquement, écrivait Ozanam le 10 février 1832, ont produit le meilleur effet, et sur le professeur, qui s'est presque rétracté, et sur les auditeurs, qui ont applaudi. » « Ce qu'il y a de plus utile dans cette œuvre, continuait-il, c'est de montrer à la jeunesse étudiante qu'on peut être catholique et avoir le sens commun, qu'on peut aimer la religion et la liberté; enfin c'est de la tirer de l'indifférence religieuse et de l'accoutumer à de graves et sérieuses discussions[1]. » Les écarts de langage des professeurs hostiles secondaient ainsi les desseins d'Ozanam : il était là, debout, constatant le mal, pour créer le remède.

En cette année 1831-1832, le plus grand péril pour l'idée chrétienne était le cours de Jouffroy sur le problème de la destinée de l'homme. Non pas que le philosophe n'y fît l'éloge du catéchisme, « réponse sublime, disait-il, que l'enfant ne comprendra pas, mais qui n'en est pas moins admirable ». Mais cet éloge se déroulait comme une oraison funèbre; Jouffroy concédait que les religions étaient mieux appropriées que les systèmes philosophiques aux besoins des masses; mais toutes ses préférences étaient pour les hommes d'élite qui, tourmentés, comme les masses, des problèmes intéressant l'humanité, essayaient de les résoudre avec leur raison seule. Il s'étendait avec complaisance sur la grande guerre qui, depuis plusieurs siècles, avait éclaté en Europe, entre la raison humaine et les imperfections de la solution chrétienne; et comme il ne croyait pas à la possibilité d'une nouvelle solution religieuse, il conviait ses auditeurs à tenter avec lui un effort philosophique. Il avait des gestes courtois et condescendants pour ouvrir la tombe du christianisme en y laissant copieusement tomber des gerbes de fleurs.

L'œuvre du christianisme, déclarait-il, me semble avoir été d'achever l'éducation de l'humanité, et de la rendre capable de

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 46.

connaître la vérité sans figures et de l'accepter sans autre titre que sa propre évidence. Dès que cette œuvre est terminée dans un esprit, il est nécessaire que le christianisme s'en retire ; mais en se retirant, il emporte avec lui le germe de toute foi, et ce n'est jamais une religion nouvelle, c'est toujours la philosophie qui lui succède. Cette mission sublime du christianisme, elle est loin, bien loin d'être accomplie sur la terre. Elle ne l'est pas même entièrement dans ce pays, que sa civilisation place à la tête de l'humanité ; elle est plus loin encore de l'être dans les autres parties de l'Europe; et elle est à peine commencée dans le reste du monde. Ceux-là sont bien aveugles qui s'imaginent que le christianisme est fini, quand il lui reste tant de choses à faire. Le christianisme verra mourir bien des doctrines qui ont la prétention de lui succéder. Tout ce qui a été prédit de lui s'accomplira. La conquête du monde lui est réservée, et il sera la dernière des religions[1].

Les catholiques éprouvaient quelque frémissement devant cette élégante façon d'honorer le christianisme et de l'inhumer. Une leçon suivit, dirigée contre la possibilité même de la révélation. C'en était trop : un jeune catholique, Gorse, plus tard avocat au barreau de Tulle, expédia quelques observations au professeur; quinze jours après, Jouffroy les analysa, tenta de les réfuter. Seconde lettre de l'étudiant, qui jugeait avoir été mal compris. Jouffroy cessa d'y prêter attention et, dans son prochain cours, affirma que le catholicisme répudiait la science et la liberté. La protestation, cette fois, devint plus solennelle; Ozanam la concerta, la fit revêtir de quinze signatures. Jouffroy se soumit, donna lecture du document, s'excusa, affirma qu'il n'avait pas voulu blesser les croyances, ni attaquer le christianisme, et constata que les esprits avaient curieusement changé : « Il y a cinq ans, je ne recevais que des objections dictées par le matérialisme ; les doctrines spiritualistes éprouvaient la plus

1. *Cours d'histoire de la philosophie moderne : philosophie morale; cours fait à la Faculté des Lettres en* 1831, p. 69. (Paris, Pichon et Didier, 1831). Voir Paul Dubois, *Cousin, Jouffroy, Damiron*, p. 138-151, éd. Lair (Paris, Perrin, 1902), et Lair, *Préface à la correspondance de Théodore Jouffroy*, p. 76-78 (Paris, Perrin, 1901). La catholique *Revue Européenne* s'occupait fréquemment de la doctrine de Jouffroy ; au t. VII, p. 98-115, Duquesnel y critiquait ses *Mélanges philosophiques;* au t. VIII, p. 693-700, Franqueville y défendait contre un cours de Jouffroy l'ascétisme des mystiques chrétiens. Sur l'incident entre Jouffroy et les jeunes amis d'Ozanam, voir *Lettres d'Ozanam*, I, p. 48-50.

vive résistance; aujourd'hui l'opposition est toute catholique. » La remarque fut douce au cœur d'Ozanam : les détracteurs mêmes du catholicisme attestaient ainsi la vigueur de son réveil. Ozanam continua d'être assidu aux leçons de Jouffroy; et ces leçons lui faisaient peine : derrière les forfanteries des philosophes rationalistes, il sentait le désespoir.

* * *

Cependant, d'une escarmouche à l'autre, les jeunes militants de la pensée catholique demeuraient éparpillés, sans un lien qui les rattachât entre eux, sans un terrain commun qui les concentrât. Ils se rencontraient à certains cours hostiles comme à des revues d'appel; mais la fraternité des âmes, pour mûrir, a besoin d'un toit; Ozanam le cherchait toujours.

Le salon de Montalembert offrait aux jeunes catholiques un lieu de rassemblement fort aimé. Ils y rencontraient des hommes d'une autre école, venus là, écrivait Ozanam, comme des pèlerins d'un autre empire. Mickiewicz, Ballanche, Sainte-Beuve, Vigny, Mérode, d'Eckstein, Lerminier, Victor Considérant, Victor Hugo, traversaient l'hospitalière demeure. Tous ces passants intéressaient Ozanam; Montalembert surtout, avec sa fougue angélique, sa conversation très instructive, sa grâce merveilleuse, le fascinait; et les « dimanches » de Montalembert avaient pour Ozanam un parfum de catholicisme et de fraternité. Il lui plaisait, aussi, d'observer que les points de doctrine sur lesquels Rome avait demandé le silence n'étaient pas remis sur le tapis et qu'on se retranchait à cet égard derrière la plus sage discrétion; la causerie s'évadait vers l'histoire, vers la littérature, vers les

intérêts de la classe pauvre, vers les progrès de la civilisation[1].

Voir Paris à travers le salon de Montalembert, c'était pour les jeunes catholiques une très bonne fortune; mais Ozanam aspirait, pour eux, à des rendez-vous plus fréquents et plus intimes encore. Où donc était l'œuvre, où donc le journal, qui pût ménager aux bonnes volontés éparses, inexpérimentées encore, un centre de ralliement? On n'était plus à l'époque où des jeunes gens pouvaient espérer trouver, dans l'affiliation à certains groupements religieux, quelque titre aux complaisances du pouvoir politique et quelques garanties pour l'éclat de leur carrière : depuis que des événements comme le procès de l'école libre avaient mis la ferveur catholique en conflit avec la loi, on ne pouvait plus soupçonner, derrière la publicité de l'acte de foi, la complicité des ambitions humaines. Des jeunes hommes comme Paul Lamache, qui, sous la Restauration, de crainte que la profession de chrétien ne fût interprétée comme un moyen de parvenir, s'étaient volontairement tenus à l'écart de tous les groupements religieux, se montraient tout prêts, désormais, à y porter leurs noms et leurs cœurs; mais de ces groupements jadis si puissants, que restait-il? Rien ou presque rien.

On avait vu s'effondrer tour à tour, dans la tourmente de 1830, l'*Association des bonnes œuvres*, fondée par le futur évêque Borderies pour la visite des prisons et des hôpitaux et pour l'instruction des petits Savoyards; la fameuse *Congrégation*, si calomniée, où s'était dépensé le zèle du P. Ronsin; la *Société des Bonnes Études*, qu'avait installée rue de l'Estrapade un laïque d'initiative, Bailly. C'en était fait, aussi, de ces projets superbes qu'avait élaborés en 1827 et 1828 la *Société catholique des bons livres*[2], fondée

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 61-62 et 68-69. Cf. LECANUET, *Montalembert*, I, p. 331 (Paris, Poussielgue, 1895).

2. Voir LAURENTIE, *Rapport présenté au conseil général de la Société catholique des bons livres* (Paris, Béthune, 1827). Cette Société, de 1824 à 1830,

dès 1824 par Mathieu de Montmorency ; c'en était fait de cette organisation, mûrement étudiée, qui avait commencé à donner des prix pour récompenser « les ouvrages populaires et les ouvrages scientifiques les plus propres à faire bénir la religion », et qui avait su grouper, dans ses commissions d'examen, des philosophes comme Bonald et Gerbet, des philologues et des archéologues comme Quatremère de Quincy, Rémusat, Saint-Martin, des historiens comme Michaud, des savants comme Ampère, comme Beudant, comme Cassini, comme Cauchy. Tous ces beaux échafaudages étaient désormais en ruines ; et d'autre part, en ce premier semestre de 1832, le groupe d'énergies auquel l'*Avenir* avait servi de centre gardait une certaine réserve, bien qu'on y attendît avec espoir les paroles d'adhésion que Lamennais se flattait de trouver à Rome.

La *Revue Européenne*, fondée par Carné en septembre 1831 sur les ruines du premier *Correspondant*, répondait aux aspirations intellectuelles des jeunes gens, par le souci qu'elle affectait d'étudier les traditions religieuses des anciens peuples et de ressaisir sous leurs diverses variantes quelques traces de la révélation primitive ; elle répondait, aussi, aux aspirations politiques de l'époque, par la façon cordiale dont Carné, dans le premier numéro, saluait l'émancipation de la Grèce et de la Pologne, et par l'ambition qu'il s'assignait d' « éclairer graduellement », dans le nouveau périodique, « les principales conditions de la société nouvelle » [1].

La Tribune catholique, *gazette du clergé*, qui vit le jour

répandit près de 1.500.000 volumes dans les classes populaires. (*La Quotidienne*, 22 janvier 1830 : cité dans GUICHEN, *La France morale et religieuse à la fin de la Restauration*, p. 340-341).

1. CARNÉ, *op. cit.*, p. 329-349. L'*Ami de la Religion*, 5 juillet 1832, p. 451-452, disait de la *Revue Européenne* : « Les auteurs adoptent en général les idées de M. de Lamennais, sauf peut-être l'alliance de la religion avec le libéralisme. Ils disent quelque part que tous les bons esprits sont frappés de la nécessité d'une rénovation dans la théologie. Mais s'il y a quelque chose de systématique dans leurs opinions, ils professent partout un profond attachement à la religion. Ce recueil offre des articles remarquables par le talent. »

2. OZANAM, *Mélanges*, I, p. 512-513.

en janvier 1832 sous la direction de Bailly, et qui, moins de deux ans plus tard, devait fusionner avec l'*Univers religieux* de l'abbé Migne, affichait un programme auquel un esprit comme celui d'Ozanam ne pouvait refuser de prendre intérêt. Tout dans cette gazette devait lui plaire : les indifférences qu'elle étalait et les enthousiasmes qu'elle proclamait, les insistances qu'elle affectait et les silences dont elle se faisait une loi, le genre d'informations auquel elle aspirait, et le genre de ton qu'elle s'imposait. « On ne nous verra point, écrivait Bailly dans le numéro-programme, nous passionner pour des formes politiques, passagères et variables, après tout, quelles qu'elles soient. » Ozanam, tout le premier, refusait de se passionner pour ces contingences, aussi bien pour les partis de gauche que pour le vieux royalisme, « glorieux invalide, disait-il, qui ne saurait, avec sa jambe de bois, marcher au pas des générations nouvelles » ; il détestait les pouvoirs qui, « pareils aux prétendants de Pénélope, voyant l'Église seule en ce monde, pensaient la séduire et régner sous son nom »[2], et ce n'est pas lui, assurément, qui eût songé à chicaner Bailly sur l'exacte nuance de son drapeau politique. « Je ne nie, je ne repousse aucune combinaison gouvernementale, écrivait-il un jour à Falconnet, mais je ne les accepte que comme instruments pour rendre les hommes plus heureux et meilleurs[1]. » Mais Ozanam, tout comme Bailly, aimait à tourner ses regards vers l'Amérique, vers l'Allemagne, vers l'Angleterre, pour y chercher des consolations. « L'Angleterre, écrivait Bailly, semble revenir, comme par enchantement, à la foi de ses pères, les conversions sont nombreuses en Amérique, et le mouvement scientifique de l'Allemagne est tout entier en faveur des doctrines catholiques. Nous ne négligerons aucune occasion de constater ces heureux progrès qui se font sous la double protection de la science et d'une libre discussion. » Ozanam, avec sa large curiosité d'esprit, devait savoir gré à Bailly de cette autre déclaration : « Nous tâcherons de

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 108.

ne laisser passer aucune production importante sans la faire connaître à nos lecteurs. C'est le seul moyen de les initier au mouvement intellectuel du monde, et de les mettre à même d'apprécier la part qu'ils y doivent prendre. » Un dernier trait, enfin, devait séduire Ozanam, c'était la bonne résolution prise par Bailly de châtier sérieusement, dans sa feuille, l'exubérance des polémiques. « Notre langage, écrivait ce bon chrétien, sera celui de la modération, qui est aussi une sorte de puissance. Nous n'oublierons pas que nous sommes les disciples de Celui qui a recommandé de ne pas éteindre la mèche qui fume encore ; nous n'oublierons pas que la charité est la première de toutes les vertus ; nous n'oublierons pas enfin que nous nous adressons surtout à des hommes dont la mission sainte est de calmer et non d'irriter les passions. »

C'était là, vraiment, l'organe dans lequel Ozanam et ses amis pouvaient trouver un écho de leurs âmes. La feuille, déjà fort ancienne, que dirigeait Picot sous le nom d'*Ami de la religion*, risquait parfois, au contraire, de les déconcerter et de les refroidir. Assurément, au cours des années, l'*Ami de la religion* avait rendu à l'Église d'indéniables services; mais, au lendemain de 1830, cette feuille écartait les jeunes catholiques par son esprit soupçonneux; elle les effrayait par sa prétention de régner sur la pensée religieuse et de s'imposer, feuille laïque, comme l'oracle de l'Église de France. Toutes les initiatives un peu neuves déplaisaient à Picot : lorsqu'en 1833 dom Guéranger fondera la communauté de Solesmes, il se heurtera aux suspicions de ce journaliste[1] et sera légitimement surpris de voir Picot, qui, en tant que gallican, refusait au pape le droit d'être le juge de la foi, s'en considérer, lui laïque, comme le gardien authentique.

1. *Ami de la religion*, 30 juillet 1833. Voir le portrait que trace de Picot l'éminent bénédictin (dom DELATTE) auteur du livre : *Dom Guéranger, abbé de Solesmes*, I, p. 120-121 (Paris, Plon, 1909); et la monographie de M. LETERRIER sur Picot (collection des *Contemporains*, 1912. Paris, maison de la Bonne Presse).

C'était une feuille perpétuellement gémissante que celle de Picot. Les mots : progrès de l'Église, conquêtes de l'Église, inquiétaient, au lieu de le réjouir, ce timide vieillard ; se pouvait-il faire que l'Église fût en joie ? De longues années durant, il avait prétendu la marier avec les pouvoirs absolutistes, qui partout chancelaient ; portant lui-même le deuil des trônes, le morose *Ami de la religion* semblait éprouver quelque gêne, involontaire assurément, lorsqu'il sentait chez cette auguste veuve, l'Eglise, une certaine allégresse de vie.

Rien n'est plus frappant, à cet égard, que l'accès de mécontentement auquel s'abandonna Picot, lorsque Alexandre Dumas père, dans le livre *Gaule et France*, écrivit fort judicieusement : « Dans cette immense marche des peuples, les catholiques sont partout en progrès. » Picot tressautait ; il cherchait le progrès, et ne le voyait pas ; et le pauvre Dumas était sérieusement tancé pour n'avoir pas dit, comme les journalistes libéraux dont se plaignait également Picot (car de qui ne se plaignait-il pas ?), que l'Église fût à l'agonie.

La révolution marche et s'étend partout, protestait le mélancolique vieillard, la corruption gagne, la religion perd chaque jour de son influence ; et au milieu de ce mouvement déplorable, les esprits confiants croient voir des signes d'un progrès vers le bien. Que les partisans de l'incrédulité découvrissent dans tout ce qui se passe un progrès dans leur sens, on le concevrait ; mais que des hommes religieux aperçoivent quelque trace de progrès au milieu de ces secousses qui agitent les États, de cette confusion d'idées qui augmente de jour en jour, de cette licence de la presse pour laquelle rien n'est sacré, de cette direction funeste donnée à l'éducation, de cet orgueil, de cet amour d'indépendance qui ne peut supporter aucun frein, c'est ce qui confond. Toutefois nous entendons parler assez souvent d'une restauration morale qui se prépare, d'un retour sensible à la religion, d'une amélioration manifeste dans les idées. On cite quelques faits isolés et on en tire des conclusions générales. On ne veut pas voir que la masse s'égare de plus en plus, grâce aux efforts continus d'une impiété audacieuse. Il y a sans doute de grands exemples de religion et de vertu ; mais à côté, combien d'exemples contraires ! Toutefois quelques journaux suivent ce système d'illusion qui leur fait entrevoir une tendance vers le bien ; ils recueillent soigneusement tout ce qui peut accréditer leur idée favorite... Où est donc le progrès des Irlandais catholiques ? Est-ce

depuis l'émancipation? Mais ce bienfait, ils le doivent aux Anglais protestants, et par conséquent il ne leur donne aucun avantage sur eux. Quel est le progrès de la Belgique sur la Hollande? Serait-ce d'avoir fait une révolution? Et pour savoir si c'est un progrès, il faut attendre comment elle tournera.

Il y aurait d'autres remarques à faire sur ce passage où M. Dumas a affecté d'associer le catholicisme à ses idées révolutionnaires. Nous ne voyons pas que l'on puisse se prévaloir beaucoup d'un témoignage fort suspect et d'un système qui ne repose que sur des rapprochements arbitraires et sur des conjectures de l'esprit de parti[1].

Ainsi Picot s'insurgeait-il, s'il entendait parler d'un progrès du christianisme : il n'était pas possible, à ses yeux, que des années de révolution comme celles que traversait l'Europe fussent propices à l'Église. Ozanam croyait bien, à certaines heures, à l'imminence d'une guerre civile, dont l'Europe entière serait le théâtre ; mais, même à ces heures, il pressentait avec allégresse qu'ensuite une nouvelle Europe s'élèverait, et que le catholicisme porterait la civilisation dans le vieil Orient; et les noms de la Belgique, de l'Irlande, enthousiasmaient Ozanam comme des promesses de renouveau catholique[2]. Ces noms-là, tout au contraire, faisaient grimacer le légitimiste Picot; c'étaient les noms de pays où l'on se révoltait! Libre aux jeunes de fredonner des *Alleluias* sur les développements du règne de Dieu ; l'ancien *Ami de la religion et du roi*, qui en 1830 était devenu l'*Ami de la religion*, tout court, éprouvait, pour cette amputation de son titre, je ne sais quel malaise intérieur qui lui faisait détester comme une insolence toute exubérance de vie.

Il était naturel qu'Ozanam et ses jeunes amis, sans beaucoup s'occuper de Picot, s'attachassent à Bailly; et des liens qui se nouèrent entre eux et cet excellent chrétien sortit enfin, au cours de 1832, ce groupement de jeunes qu'Ozanam voulait.

1. L'*Ami de la religion*, 3 septembre 1833.
2. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 54-55.

***

Il restait encore, de l'ancienne *Société des Bonnes études*, une réunion littéraire, très peu nombreuse. Bailly y fit entrer Ozanam et quelques autres jeunes gens, « amis de l'étude et de la vérité ». Elle fut d'abord assez pâle, assez vide; et puis les rangs s'ouvrirent, la vie pénétra. Une conférence d'histoire fut fondée.

Elle commença ses travaux le 1er décembre 1832[1]. Bailly en fut président. L'une des vice-présidences fut, toute l'année, occupée par Ozanam. Le nombre des membres était illimité ; et « toutes les opinions trouvaient les portes ouvertes ». Ozanam aimait cette émulation; il ne craignait pas, pour les catholiques, les surprises de la lutte. « Comme ils sont égaux en nombre à ceux qui ne le sont pas, écrivait-il, et que d'un autre côté ils apportent plus d'ardeur, de zèle et d'assiduité, c'est toujours en leur faveur que la victoire intellectuelle se décide[2]. »

La Conférence adopta en principe « la liberté de discussion ». Elle voulut « ne rien devoir qu'au zèle spontané de ses membres, et son règlement n'imposa d'autre frein que celui des convenances et de la raison. Ainsi chaque membre put aborder les sujets qu'il lui convint de choisir, et les développer suivant sa pensée. Chaque travail dut être soumis à une commission chargée d'en faire le rapport et d'en discuter les opinions, de les attaquer ou de les approuver ». « Rien n'échappe, ajoute une lettre d'Ozanam, à la sécurité de cette censure; il s'y fait des recherches sérieuses, un contrôle quelquefois très malin[3]. » Au-dessus de cette commission fonctionnait

1. Nous nous servons, pour cette histoire, du rapport qui fut publié en juin 1833 (Paris, impr. Thuau), sur la première année de la conférence et que nous avons, en collaboration avec M. Victor Bucaille, reproduit à peu près intégralement dans la *Revue Montalembert* du 25 mai 1912, p. 321-328.

2. *Lettres d'Ozanam,* I, p. 67.

3. *Lettres d'Ozanam* I, p. 61.,

un comité supérieur, composé du bureau et de trois membres de la réunion, et chargé de « donner à toute la conférence une vaste impulsion, d'indiquer les moyens de perfectionnement, de faire des rapports généraux et de constater les résultats du travail commun ».

A partir de février 1833, des conditions assez sévères furent mises pour l'admission des candidats ; ils restèrent nombreux, pourtant, et plusieurs, au jugement d'Ozanam, étaient d'un talent supérieur. « Les uns, voyageurs précoces, avaient visité plusieurs parties de l'Europe ; et l'un même avait fait le tour du monde ; d'autres avaient approfondi les théories de l'art, d'autres avaient sondé les problèmes d'économie politique. Le plus grand nombre se livraient à l'étude de l'histoire ; quelques-uns à la philosophie[1]. » Une brochure, publiée à la fin de 1833, donne la liste, longue et variée, de tous les sujets traités dans la conférence au cours de l'année universitaire. Ozanam parla de la mythologie de l'Inde, de la poésie et de son influence, de la littérature orientale, de l'action du clergé et des laïques, de la philosophie et du christianisme, et lut des vers sur le jour de l'an. Lallier traita du mahométisme, des richesses morales et matérielles, du saint-simonisme, de la théorie des époques critiques et organiques ; deux autres futurs « confrères » de Saint-Vincent de Paul, Lamache et Le Taillandier étudièrent, le premier, la peinture sur verre, l'architecture du moyen âge, la statuaire du moyen âge ; le second, l'histoire des ordres religieux, les croyances fondamentales de l'antiquité, la constitution du peuple juif. Nous voyons Danton, le futur inspecteur général de l'université, consacrer un travail à l'histoire de l'insurrection espagnole sous Charles-Quint ; Chéruel, le futur historien, parler des principes de la richesse, de l'état actuel de la religion et de la philosophie, et dire une autre fois quelques mots qu'il intitulait : *Coup d'œil sur l'avenir*. « Différents sentiments se sont

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 66-67.

manifestés à la tribune, lisons-nous dans le compte rendu de ces petites joutes; l'amour de la vérité présidait seul à ces débats ; quoique séparés quelquefois d'opinion, les membres de la Conférence sont toujours restés unis de cœur. »

*
* *

En cet été de 1833, Ozanam connut de superbes heures d'espoir : les destinées communes de la science et de la foi illuminaient son regard et le ravissaient. A l'occasion d'un livre qui venait de paraître sur Isaïe, il écrivait dans la *Tribune catholique* du 12 juin 1833 :

Plus la science a grandi, plus elle a recueilli de découvertes nouvelles, et plus elle s'est rapprochée de la révélation. C'est comme un fleuve : plus vous le voyez large, plus il est voisin de la mer. A chacun des âges qu'elle a parcourus, à chacun de ses pas, la science a fait en quelque sorte une magnifique récapitulation d'elle-même en expliquant les livres saints. On dirait qu'en venant se confondre de la sorte avec la parole de Dieu, la pensée de l'homme veut éprouver ses forces et vérifier ses progrès; on dirait qu'elle veut mesurer sa hauteur et savoir de combien sa sœur aînée la dépasse encore. Quand donc la science mûrie au soleil des siècles aura porté ses fruits, et que la raison aura ramassé sa dernière moisson, toutes ses recherches, tous ses labeurs, toutes ses conquêtes viendront se résoudre dans une vaste interprétation des croyances révélées. Toute vérité rationnelle aboutira à la vérité religieuse, et alors l'Eglise verra toutes les connaissances humaines se précipiter dans son sein, et lui présenter leurs offrandes.

Ce jour glorieux ne luira pas sur nous : une tâche plus humble nous est imposée. Les vérités scientifiques sont trop éparses et trop confuses pour qu'un homme se lève et les rassemble comme un troupeau dispersé, et, les poussant devant lui, les ramène au bercail. On aura fait beaucoup si l'on saisit une branche isolée de nos connaissances, et qu'on lui imprime une direction chrétienne [1].

Ce programme d'apostolat intellectuel, dont on devine que l'auteur s'enchante, coïncidait avec le plein dévelop-

1. L'article n'est pas signé ; mais dans le précieux volume où Lallier fit relier tous les numéros de la *Tribune* et de l'*Univers* intéressant l'histoire des premiers confrères de Saint-Vincent de Paul, Lallier a marqué cet article comme étant d'Ozanam.

pement des conférences d'histoire ; et les conférences lui apparaissaient, sans doute, comme une première ébauche de cette direction chrétienne à laquelle, dans les siècles futurs, la science tout entière se soumettrait. Les divergences même qui s'y laissaient voir accentuaient, bien loin de le ralentir, cette sorte d'entraînement catholique que propageaient autour d'eux, grâce à l'institution des conférences, Ozanam et ses jeunes amis. Avec leurs clans d'incroyants ou de sceptiques, où des conquêtes pouvaient faire brèche, ces petits aréopages de jeunes gens n'étaient-ils pas comme l'image du futur royaume de la science, dans lequel la foi, d'ores et déjà installée, trouverait à la longue, pour toute son escorte de généreuses richesses, un droit de cité de plus en plus incontesté? En principe, ces conférences étaient de très libres parades; en fait, Ozanam, héraut de la foi, y était le maître.

Et lorsqu'il se reportait à deux années en arrière, à l'époque où, simple étudiant lyonnais, les assauts inouïs du saint-simonisme l'avaient, pour la première fois, poussé dans la mêlée, il pouvait constater, promenant son regard sur les jeunes gens qui se pressaient aux conférences, combien rapidement s'était transformé l'horizon.

Le Christ faisait sa rentrée, sous les regards d'Ozanam, dans certaines consciences qui naguère s'étaient données, passives, à l'influence posthume de Saint-Simon. L'on assistait brusquement à l'effondrement du saint-simonisme : devant ce christianisme que les saint-simoniens avaient considéré comme mort, c'était leur doctrine à eux qui, d'un trépas prématuré, succombait sous le ridicule. Spectateur toujours généreux, et toujours plus soucieux de la gloire du Christ que de la sienne propre, Ozanam se garda de piétiner l'ennemi vaincu, il fit au contraire le geste de le relever, et d'honorer tout ce qu'il y avait de généreux dans ses aspirations désormais découragées, et d'en faire hommage au Christ, seul capable de les satisfaire. Un article du *Conseiller des familles*, que

reproduisit le 28 juillet 1833 la *Tribune*, nous permet d'admirer Ozanam dans ce rôle toujours délicat — et délicat surtout pour une âme fougueuse et juvénile — qui consiste à enregistrer une victoire, et à la commenter[1].

Il redisait, dans cet article, les premières illusions des saint-simoniens, et puis il disait leurs mésaventures, sans s'y acharner. Cela fait, Ozanam ajoutait : « Maintenant donc que le saint-simonisme a cessé de vivre, ou que du moins il touche à son agonie, jugeons-le d'un œil impartial : ne parlons pas de ses doctrines, le bon sens les a déjà jugées; parlons de son influence. » Alors, avec un mélange de finesse et de charité, il savait, au lieu de rire de ces vaincus dont alors il était à la mode de rire, leur rendre justice et leur dire quelque merci. Justice et merci, parce qu'ils avaient osé « fouler aux pieds l'indifférence en matière religieuse, en rejetant loin d'eux le manteau des philosophes »; parce que, « ridicules en voulant s'imposer le pontificat à eux-mêmes », ils n'en avaient pas moins « proclamé la nécessité et la dignité du sacerdoce »; parce qu'ils avaient « fait renaître au XIX[e] siècle l'intérêt des discussions théologiques »; parce qu'ils avaient « réhabilité l'histoire de l'Église », par des éloges qui avaient « trouvé plus de croyance que tous les livres des apologistes chrétiens »; parce que, grâce à eux, « un certain nombre d'esprits » avaient commencé à « comprendre ce que l'Évangile a su faire pour le bien de l'humanité »; parce que « en transportant dans leurs théories une portion considérable des institutions catholiques, ils en avaient démontré l'excellence et la profondeur ».

« Une tendance toute chrétienne qui se retrouve encore parmi les disciples de Saint-Simon, continuait Ozanam, c'est cet ardent prosélytisme qui les conduit à travers les huées et le ridicule, et qui les mène jusque

1. Nous avons, en collaboration avec M. Victor Bucaille, publié la partie la plus importante de cet article dans la *Revue Montalembert* du 25 juin 1912, p. 420-422.

dans de lointaines contrées pour la réalisation de leurs utopies. » Ozanam s'attendrissait sur les jeunes gens « qui ne savaient presque pas qu'il y eût encore au monde une religion catholique, et qui, sentant en eux le besoin de croire et d'aimer, s'étaient jetés à corps perdu dans cette doctrine fausse qui leur présentait quelques lointains reflets de la révélation ». Mais déjà certains, revenant au catholicisme, lui « promettaient de puissants défenseurs » ; et les bras d'Ozanam et de l'Église demeuraient ouverts pour tous les autres.

Le saint-simonisme, insistait-il avec une confiance joyeuse, n'est point une déviation immédiate du christianisme, c'est au contraire un mouvement qui s'opère au sein de l'incrédulité pour revenir à la foi. Les saint-simoniens, ce sont des hommes qui, égarés dans les ténèbres, ont voulu se créer une lumière à eux-mêmes, une lueur fausse, vacillante, mais qui vaut déjà mieux que les ténèbres, et qui peut les conduire auprès de la véritable voie. Peu de chrétiens se sont faits saint-simoniens pour devenir incrédules; plusieurs incrédules se sont faits saint-simoniens pour devenir chrétiens. Leur doctrine fut fausse, leur tendance incomplète, mais l'une et l'autre sont un progrès sur l'impiété philosophique de notre siècle. C'est une fièvre, c'est un délire; mais il est des occasions où la fièvre et le délire sont les signes d'une prochaine convalescence.

La place de Saint-Simon et de son école dans l'histoire philosophique et religieuse du XIXe siècle était ainsi fixée par ce jeune homme, par le même jeune homme qui, aux heures de péril, avait crié halte au saint-simonisme ; elle était fixée avec une perspicacité, une précision d'analyse, une hauteur de vues, une façon naturelle de planer, qui font de cet article une des meilleures pages d'Ozanam étudiant. Il y a là mieux qu'un chef-d'œuvre d'intelligence, il y a là un chef-d'œuvre de cœur. C'est avec tout ce que son cœur renfermait d'amour pour le Christ, et d'amour pour les jeunes gens ignorants du Christ, qu'il s'était courbé sur ces âmes saint-simoniennes, déjà proches de l'Église ou retenues encore loin d'elle, et qu'il les avait comprises, et qu'il survenait, lui, leur adversaire, pour

les soustraire à l'injuste et accablant ridicule auquel les eût volontiers condamnées la frivolité du siècle.

Oh! n'insultez pas, s'écriait-il en terminant, ceux qui se trouvent encore rangés sous la bannière de Saint-Simon. Ne menacez point leur vie, car vous les feriez s'endurcir dans leurs erreurs en se croyant martyrs. S'ils veulent vous prêcher leur doctrine, montrez-leur l'Evangile et ces paroles de saint Paul : « Si quelqu'un, fût-ce un ange, vous enseigne un autre Evangile que le mien, ne le croyez pas. » S'ils vous disent que le christianisme n'est plus, montrez-leur la croix de votre clocher, et vos sœurs de charité, et vos frères des écoles chrétiennes. S'ils vous promettent le bonheur pour cette vie, montrez-leur le ciel, et dites-leur : Jésus-Christ nous l'a promis pour l'éternité.

Les jeunes catholiques qui lisaient ces lignes y trouvaient, pour les conférences d'histoire, une méthode de discussion et des leçons de conduite : ils savaient, désormais, comment il convenait de traiter un camarade saint-simonien. Peut-être, dans leurs familles, quelque aïeul voltairien, non moins ennemi du saint-simonisme que de l'Église, aurait-il pu leur donner à croire, par des sarcasmes faciles, que le saint-simonisme, gisant à terre, ne méritait rien de plus que d'être souffleté d'un dernier éclat de rire; l'intelligence et la charité d'Ozanam enseignaient d'autres habitudes d'esprit, et un plus hospitalier respect. Sans péril pour les catholiques, les conférences d'histoire pouvaient se montrer accueillantes pour les saint-simoniens; elles s'ouvraient à leur grande disgrâce, comme un porche discret dont l'église est l'issue.

Il y eut, un soir, une séance très agitée. Broet, qui était saint-simonien, avait entrepris de prouver la dissolution du catholicisme par l'histoire des révolutions et par l'anarchie actuelle de ses doctrines. Ozanam riposta, accumula les arguments bien étudiés, et puis, dans une péroraison superbe où l'éloquence semblait faire fi de l'éloquence et rêver, au delà des parlottes, l'action immédiate sur le monde et la conquête effective du monde, le jeune apôtre demandait :

Que sert de venir au milieu des nations, et de dire d'une grande

voix : le catholicisme est mort! Que sert cette oraison funèbre, que depuis dix-huit siècles on répète à satiété à nos oreilles? Depuis dix-huit siècles, car, ne vous y trompez pas, cette objection est vieille comme la vérité ; elle date du temps des Apôtres ; eux aussi, on les traitait d'agonisants, *quasi morientes*, et eux, ils n'ont pas répondu, ils ont conquis le monde[1].

Ozanam ensuite se tut. L'éclat de sa réponse eût pu l'enorgueillir, mais il semblait, bien plutôt, que les apôtres lui fissent envie, eux qui, au lieu de tant répondre, savaient faire chanceler les idoles dans les temples et d'autres, plus tenaces, au fond des âmes.

*
* *

Le succès même de cette œuvre de conférences paraît avoir, peu à peu, inquiété l'*Ami de la Religion*. On apprenait qu'à Rouen les jeunes catholiques essayaient une initiative du même genre[2]. Picot, plus prompt à éteindre les ardeurs juvéniles qu'à les encourager, jugea bon de se mettre aux aguets. Le 15 mars 1834, il accusa un camarade d'Ozanam d'avoir lu un plaidoyer pour la république, d'avoir avec admiration cité « saint Hildebrand » (Grégoire VII), qui appelait, dit-on, les rois les membres du démon ; et d'avoir regretté amèrement que Grégoire XVI n'eût pas accordé la liberté à ses sujets. L'*Ami de la Religion* demandait comment des hommes graves et religieux avaient laissé des jeunes gens discourir sur ce ton, et insinuait que ce membre de la conférence d'histoire avait des rapports intimes avec Lamennais. On ajoutait d'ailleurs qu'à la conférence suivante une réponse « ferme, spirituelle et satisfaisante » avait été faite à l'apologiste

1. Ozanam, *Vie de Frédéric Ozanam*, p. 126-130.
2. *Ami de la religion*, 13 mars 1834.

de la république [1]. L'étudiant visé par cet article était Élie de Kertangui, secrétaire de Lamennais, et qui devait bientôt épouser sa nièce ; il protesta qu'il n'avait rien dit contre Grégoire XVI, et que ses paroles n'engageaient que lui-même [2].

Il est vraisemblable que l'*Ami* prit soin d'épier Kertangui ; car peu de temps après, les polémiques recommencèrent et, cette fois, découvrirent Ozanam. Dans un de ses cours du Collège de France, Lerminier, faisant allusion à l'attitude de Lamennais, avait dit :

La Papauté a-t-elle un souffle de vie ? Dans notre pays, le génie la dédaigne, il se tait... Mais s'il m'était donné de vous montrer la secrète indignation qui oppresse cette âme fière, vous apercevriez les montagnes de mépris qui s'y entassent [3].

En présence de cette boutade de Lerminier et de l'impression produite par les *Paroles d'un croyant,* qui venaient de paraître, Ozanam, sans aucune vaine agression contre Lamennais, jugea bon de développer, devant la conférence d'histoire, le rôle séculaire de l'Église. Il la montra distribuant à tous, et surtout aux faibles, trois nourritures, physique, intellectuelle et morale. On reprochait à l'Église de favoriser le pouvoir absolu ; Ozanam protestait ; il commentait les deux paroles par lesquelles le Christ avait renversé l'ancien despotisme : d'une part : « L'homme ne vit pas seulement de pain » ; d'autre part : « Ne craignez pas celui qui peut tuer le corps, mais celui qui peut perdre l'âme. » Il faisait assister ses auditeurs à la naissance de la liberté dans les catacombes ; il célébrait la Légion thébaine, donnant le double exemple de la liberté et de la résignation chrétienne ; il glo-

1. *Ami de la religion*, 15 mars 1834, p. 330.

2. *Ami de la religion*, 20 mars 1834, p. 367. Voir sur Élie de Kertangui, CHARLES SAINTE-FOI, *Souvenirs de jeunesse*, éd. Latreille, p. 78-81 (Paris, Perrin, 1911).

3. Cité dans l'*Ami de la religion*, 10 mai 1834, p. 67. *L'Univers religieux* du 7 mai 1834 publia un résumé et une réfutation de la leçon de Lerminier contre la théocratie catholique : les deux plumes d'Ozanam et de Lallier avaient collaboré pour ce travail.

rifiait saint Ambroise devant Théodose; il faisait comprendre la portée du sacre, contrat établi par l'Église, « au pied des autels, entre deux parties libres, le peuple et le roi ». Se tournant vers l'autre confession chrétienne, il saluait, en elle, l'alliée véritable des rois absolus, Wasa, Henri VIII, Élisabeth; et passant en revue les Bourbons, il constatait que le peuple catholique de Paris s'était défié de la conversion d'Henri IV, que Louis XV avait eu Voltaire pour gentilhomme, que Louis XVI avait signé la Constitution civile du clergé, document schismatique. Puis il montrait l'Église favorisant le génie dans la science, dans l'art et dans l'action. « Que l'on ne se prévale pas des découvertes de l'intelligence, concluait-il en substance, et que l'on n'espère pas dépasser le christianisme. Jésus-Christ, comme Colomb, a découvert un nouveau monde intellectuel, les découvertes que l'on pourrait faire n'aboutiraient qu'à décrire quelques petites îles, circonvoisines du monde révélé. » Puis lorsque Ozanam eut parlé, Kertangui, cherchant à Lamennais des excuses, vint lire une lettre où celui-ci se déclarait fort tranquille sur les suites que pourrait avoir, relativement à Rome, la publication des *Paroles d'un croyant*, et se proclamait « soumis en religion, et libre sur tout le reste » [1].

Il y avait, parmi les assistants, un jeune légitimiste passionné, et sans doute extrêmement chatouilleux, qui s'appelait Cartier. D'après des souvenirs qu'il avouait déjà n'être plus récents, il envoya à l'*Ami de la religion* un résumé critique du discours d'Ozanam, résumé qu'il présentait lui-même comme incomplet. Un des collaborateurs ecclésiastiques de l'*Ami* trouva dans cette communication la matière d'un long article. Ozanam y était accusé d'avoir émis des « assertions hasardées, bizarres, fausses », d'avoir calomnié la monarchie, injurié Louis XVI, affirmé que « l'appui du royalisme était sali »; on lui imputait, aussi, d'avoir qualifié Lamennais de génie-démon.

1. La lettre fut publiée dans l'*Ami de la religion*, 7 juin 1834, p. 271.

Puis l'article relatait, d'une façon incomplète, l'intervention de Kertangui, et concluait : « Tous ces détails nous ont paru assez piquants dans les conjonctures présentes ; ils montreront à quel point de jeunes esprits se laissent prévenir en faveur de théories et de systèmes dont il faut espérer que la réflexion et l'expérience les détacheront peu à peu[1]. »

Lorsque parut le numéro de *l'Ami*, le plus ennuyé fut Cartier. Jamais il n'avait pensé que ses indiscrétions pussent susciter contre Ozanam trois pages aussi agressives; il écrivit à celui-ci pour se confesser et s'excuser. La réponse d'Ozanam fut un modèle de cordialité et de généreuse dignité. Il la faut citer toute entière.

Monsieur,

Je vous remercie de la loyale conduite que vous avez tenue à mon égard, en me prévenant de l'article inséré contre moi dans l'*Ami de la rêligion*. L'imprudence que vous pouviez avoir commise est plus que réparée par l'aveu amical que vous m'en faites.

Nous sommes jeunes, Monsieur, et comme tels nous sommes tous capables de pareilles fautes, mais nous sommes chrétiens aussi, et si comme tels nous nous devons le pardon des injures, à plus forte raison nous devons-nous l'oubli d'un manquement involontaire.

Ainsi je vous promets de ne point parler à la conférence de cette affaire qui me peine vivement, ou si, par quelque motif je me vois obligé d'en parler, je vous promets de le faire de manière à ce que rien ne puisse blesser votre délicatesse. Votre démarche envers moi mérite de ma part reconnaissauce, elle vous assure mon estime, elle me fait désirer votre amitié.

Je suis faché de ne pouvoir pas donner communication de votre lettre à M. de Kertanguy avec qui je n'ai d'autres rapports que ceux de la conférence; je me ferai d'ailleurs un plaisir de lui expliquer tout à votre honneur samedi prochain.

Je comprends enfin que des motifs sacrés puissent vous empêcher de témoigner votre mécontentement à M. l'ecclésiastique, auteur de l'article en question. Je vous prie en retour de lui transmettre la lettre ci-incluse, dans laquelle il ne trouvera rien d'offensant, mais un appel à sa bienveillance et à sa justice. J'espère que vous voudrez bien lui faire parvenir cette lettre, j'y tiens *expressément*.

Il pourra se faire, Monsieur, que nous ne partagions point les mêmes doctrines politiques; toujours nous serons d'accord sur les

1. *Ami de la religion*, 5 juin 1834, p. 253-256.

maximes inébranlables de Religion et de Charité. Puissent ces relations que vient d'établir entre nous une affaire assez désagréable de sa nature, resserrer pour nous les liens de la fraternité catholique et nous assurer dans l'esprit l'un de l'autre un amical souvenir!

Je suis, Monsieur, avec la considération la plus distinguée, votre dévoué serviteur et affectionné collègue.

Signé : A.-F. OZANAM[1].

C'est ainsi qu'Ozanam savait pardonner. Quant à l'*Ami de la religion*, Ozanam jugeait nécessaire de lui donner un avertissement; et la lettre qu'il expédiait à cette feuille par l'entremise de Cartier, témoignait d'une légitime tristesse. Les violences dont Ozanam était victime n'étaient que le symptôme de l'esprit coutumier qu'apportaient Picot et ses amis dans certaines polémiques. Ce qu'il y avait au fond de leur pensée, le récent biographe de dom Guéranger nous l'explique de lumineuse açon. « Picot, écrit le R. P. dom Delatte, suivait avec une rare avidité toutes les étapes de la chute de Lamennais, chute qu'il semblait savourer comme un triomphe. Il considérait comme suspect quiconque, ayant appartenu de près ou de loin à l'école de l'*Avenir*, n'avait pas consenti depuis l'encyclique *Mirari vos* à se faire une créance immaculée en abjurant entre les mains de Picot. »

Voilà, mis à nu, l'intime motif de la malveillance que Picot témoignait à la conférence d'histoire ; et l'alerte défense d'Ozanam était dès lors amplement justifiée.

Monsieur, riposta-t-il, dans votre avant-dernier numéro, vous m'avez fait l'honneur de parler de moi, jeune homme inconnu, et d'analyser un discours que j'aurais prononcé dans une réunion littéraire. Je pourrais me plaindre, au nom de mes collègues, de cette publicité donnée à une réunion familière où l'on n'a d'autre ambition que d'apprendre un peu à parler et à écrire, où l'on a coutume d'apporter à la fois son esprit et son cœur, et de ne rien se taire, où on désire par-dessus tout l'intimité, la discrétion et la paix.

1. Bibliothèque d'Avignon. Autographes de la collection Requien, n. 7378. Nous devons à M. Decq-Ozanam l'obligeante communication de cette lettre, qui doit être reproduite, avec un certain nombre d'inédits, dans les *Mélanges du centenaire Ozanam*, de A.-J. CORBIERRE. (Paris, Lethielleux).

Mais, puisque vous avez attaché assez de prix à nos conversations amicales pour en entretenir vos respectables lecteurs, au moins une scrupuleuse fidélité devait présider à ce rendement de compte. Jeunes gens que nous sommes, la première fois que vous traduisiez notre nom et nos discours sur la scène publique, ce ne devait pas être pour les flétrir d'accusations injustes.

Cependant l'analyse que vous avez donnée de mes paroles est inexacte, elle tronque ma pensée, elle me prête des expressions odieuses et ridicules dont je ne me suis pas servi, elle est accompagnée de réflexions sévères où l'on m'attribue des idées et des intentions que je repousse.

Il est vrai, monsieur, que j'ai parlé dans une conférence littéraire au sujet du dernier livre de M. de La Mennais ; mais ce n'était point un système historique ou politique que moi, jeune homme de vingt-et-un ans, je venais exposer ; c'étaient seulement quelques réflexions simples et improvisées que je soumettais de vive voix à mes collègues, pensant ainsi provoquer les leurs.

Passant au détail, Ozanam rectifiait, d'abord, certains des propos que le correspondant de l'*Ami* lui avait prêtés ; et, chemin faisant, il donnait une jolie leçon de charité à ceux qui, suivant l'expression de dom Delatte, savouraient comme un triomphe personnel la chute de Lamennais. « Je n'ai point nommé M. de Lamennais un génie-démon, protestait-il ; car, je me souviens qu'il est écrit : ne jugez pas, afin que vous ne soyez point jugé. » Il n'avait jamais dit, non plus, que l'appui du royalisme fût sali. « Le royalisme, insistait-il, se personnifie pour moi sur des têtes si vénérables et si chères, qu'une semblable expression ne saurait s'échapper de mes lèvres sans me laisser un remords au cœur. » Mais l'*Ami*, non content de mettre sur les lèvres d'Ozanam des paroles qu'Ozanam n'avait pas dites, avait fait au jeune homme un procès de tendance. Ozanam le constatait, et sa lettre se terminait en ces termes :

Voilà pour ce que l'on m'a fait dire ; voici pour ce dont on m'accuse.

On m'accuse de calomnier la monarchie. Jeune, je n'ai encore aucun intérêt à calomnier qui que ce soit, et quand j'y aurais intérêt, j'espère avoir assez d'honneur et de charité pour m'en abstenir. J'étudie l'histoire selon mes forces ; je ne sais si je me trompe, mais à coup sûr je ne calomnie pas.

Enfin, on me fait sortir d'une école hostile aux rois. Chrétien, je me fais gloire de n'appartenir à aucune autre école qu'à celle de la vérité, qui est l'Église. Mais si jamais, dans la lutte des opinions qui divisent la France, mes sympathies m'ont fait pencher quelque part, si jamais on m'a attribué des croyances politiques, c'était plutôt dans une école opposée, dans une école amie de la royauté sage, que je les aurais puisées.

Ce n'est point une déclaration de principes que je suis venu faire ici; ce serait une présomption malséante à mon âge. Un temps viendra où l'étude et l'expérience me donneront peut-être le droit d'avoir des doctrines sociales; en attendant, j'ai deux choses auxquelles je tiens, parce que l'une me vient de Dieu et l'autre de mes parents : la foi et l'honneur. Ces deux choses, nul n'a le droit de les attaquer.

D'ailleurs, la personne qui s'est permis de publier et d'interpréter mes paroles n'était point présente à la séance où je les ai prononcées; elle n'a eu entre les mains que des notes éparses, incertaines, recueillies tandis que je parlais sans note, sans préparation : n'était-ce pas imprudent de sa part d'en faire matière à journal? Et l'imprudence, quand elle peut compromettre le nom d'un jeune homme, n'est-elle pas manque de charité?

Charité! Voilà le mot qui demeurait toujours au bout de la plume d'Ozanam, lors même que les circonstances la forçaient d'être véhémente. Picot inséra la lettre avec quelques ergotages; il observa qu'Ozanam, ayant improvisé, pouvait ne pas se rappeler tout ce qu'il avait dit, et se déclara surpris de trouver chez le jeune homme « tant d'horreur pour la publicité, puisque son nom figurait dans trois ou quatre recueils, dans la *France Catholique*, dans l'*Univers*, dans la *Jeune France*[1] ». L'*Ami de la Religion* n'aimait peut-être pas que dans la presse la religion trouvât d'autres amitiés que la sienne[2].

Lequel des deux était le plus à plaindre : Ozanam ou Picot? Le publiciste chagrin, auquel ses partis pris interdisaient maintes raisons d'espérer, ou bien le manieur de jeunes âmes, jeune lui-même, qui savait faire, d'elles toutes, des ouvrières et des messagères d'espoir? Dans une de ses lettres, Ozanam racontait à Falconnet la sortie d'une conférence d'histoire :

1. *Ami de la religion*, 10 juin 1834, p. 285.
2. Voir à ce sujet, sur Picot, les pages de Charles Sainte-Foi, *Souvenirs de jeunesse*, éd. Latreille, p. 201-205 (Paris, Perrin, 1911).

Nous sommes surtout une dizaine, lui disait-il, unis plus étroitement par les liens de l'esprit et du cœur, espèce de chevalerie littéraire.

Quelquefois, lorsque l'air était plus pur et la brise plus douce, aux rayons de la lune qui glissaient sur le dôme majestueux du Panthéon, en présence de cet édifice qui semble s'élancer au ciel et auquel on a ôté sa croix comme pour briser son élan, le sergent de ville, l'œil inquiet, a pu voir six ou huit jeunes hommes, les bras entrelacés, se promener de longues heures sur la place solitaire; leur front était serein, leur démarche paisible, leurs paroles pleines d'enthousiasme, de sensibilité, de consolation; ils se disaient bien des choses de la terre et du ciel, ils se racontaient bien des pensées généreuses, bien des souvenirs pieux; ils parlaient de Dieu, puis de leurs pères, puis aussi de leurs amis restés au foyer domestique, puis de leur patrie, puis de l'humanité. Le Parisien stupide qui les coudoyait en courant à ses plaisirs ne comprenait point leur langage : c'était une langue morte, que peu de gens connaissent ici. Mais moi, je les comprenais, car j'étais avec eux, et en les entendant, je pensais et je parlais comme eux, je sentais se développer mon cœur, il me semblait que je devenais homme, et j'y puisais, moi si faible et si pusillanime, quelques instants d'énergie pour les travaux du lendemain[1].

C'est en vérité grand dommage, s'il plaisait au correspondant de Picot de se tenir aux écoutes, qu'il n'ait pas surpris, sur la place du Panthéon, quelques-uns de ces entretiens tardifs dans lesquels Ozanam était comme le maître du chœur et qui devaient ressembler, parfois, à des prières communes. Une fois au moins, les « espions de certains journaux soi-disant religieux »[2], pour reprendre l'expression d'Ozanam dans une lettre du 16 mai 1834, eussent pu servir à l'édification des âmes.

Dans quelle mesure le ralentissement des conférences d'histoire, qui se dessina dans l'été de 1834 et devint très notoire en 1835, fut-il dû aux chicanes, aux ennuis dont Ozanam se sentait peut-être guetté? C'est ce qu'il est malaisé de discerner, pas plus qu'on ne peut préciser si l'abbé Marduel, confesseur d'Ozanam[3], fut appelé à dire son mot. L'opinion de l'abbé Marduel était d'avance con-

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 68.
2. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 103.
3. Sur l'abbé Marduel, voir Mgr Ozanam, *op. cit.*, p. 639-644.

nue, puisque, dans ses deux gros volumes sur l'*Autorité Paternelle*, il écrivait : « Plaignons ceux qui ne pensent pas bien ; évitons de discuter avec eux, car dans les moments d'effervescence on est peu disposé à entendre la vérité. Souvent nos efforts pour la faire connaître attachent plus fortement à l'erreur. Dieu seul peut éclairer les esprits, changer les cœurs et retirer l'homme de l'aveuglement qui l'empêche de comprendre les vérités les plus simples[1]. »

Ces réflexions, évidemment, n'interposèrent aucun voile entre la conscience catholique d'Ozanam et son ferme dessein d'un long apostolat intellectuel; le grand élan d'Ozanam apôtre, de l'Ozanam qu'aujourd'hui tous les catholiques sont d'accord pour glorifier, ne se laissa pas amortir ; mais peut-être persuadèrent-elles Ozanam que, dans le cadre d'une parlotte telle qu'étaient les conférences d'histoire, des discussions sur les grands problèmes religieux servaient de peu, et les « pauvrettes », comme Ozanam qualifiait ces conférences, furent peu à peu « mourantes », et ne l'intéressèrent plus que « comme moyen de recruter la conférence de charité ». Car les catholiques prédestinés à de grandes œuvres — et tel était Ozanam — savent faire bon usage des inimitiés qu'ils rencontrent; et si Picot, sans le vouloir ni le prévoir, fit s'orienter vers la conférence de Saint-Vincent de Paul, vers une œuvre de bien qui leur survit magnifiquement, les énergies que sa vigilance suspectait, l'*Ami de la Religion*, par ce manque même de charité que lui reprochait si justement le jeune Ozanam, fit beaucoup, sans le savoir, pour la charité.

1. MARDUEL, *op. cit.*, II, p. 518.

*
* *

Au delà des improvisations ou des juvéniles travaux de la conférence d'histoire, à côté de ces cours de Sorbonne où l'on allait, parfois, en protestataires plutôt qu'en disciples, Ozanam, dès son arrivée à Paris, s'était préoccupé de faire surgir certaines chaires, au pied desquelles ses jeunes amis pussent, en toute sécurité, s'instruire et s'exalter. Dès janvier 1832, l'abbé Gerbet avait inauguré quelques leçons sur la philosophie de l'histoire ; de Coux, le futur professeur de Louvain, avait commencé un enseignement d'économie politique ; et un autre rédacteur de l'*Avenir*, d'Ault-Dumesnil, appliquait à la littérature espagnole la théorie générale qu'il avait conçue sur les caractères généraux de la littérature catholique. « Comme une humble image qu'on brise ensuite et qu'on oublie », ces cours voulaient « préfigurer, ainsi que le proclamait Gerbet, les futures universités catholiques et libres ». Les leçons dans lesquelles de Coux mettait à nu « la plaie qui ronge la société et le remède qui seul peut la guérir », attiraient une studieuse affluence ; Ozanam y trouvait « profondeur, intérêt, vérité, vie »[1]. Mais l'abbé Gerbet, surtout, le passionnait : « C'est maintenant, écrivait-il à Falconnet, qu'on peut dire que la lumière brille dans les ténèbres ; jamais ne retentit à nos oreilles une parole plus pénétrante, une doctrine plus profonde. » Et il dessinait ce portrait du prédicateur : « Aucun charlatanisme : une voix faible, un geste embarrassé, une improvisation douce et paisible ; mais, à la fin de ses discours, son cœur s'échauffe, sa figure s'illumine, le rayon de feu est sur son front, la prophétie est sur sa bouche[2]. »

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 118.
2. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 46-47.

Devant Gerbet, autour d'Ozanam, se rangeaient les « hommes célèbres » et les « jeunes gens avides ». Ozanam voyait « MM. de Potter, de Sainte-Beuve, Ampère fils recevantavec transport » les enseignements du jeune prêtre; il notait cela joyeusement, magnifiait Dieu; et Gerbet, au début de sa première leçon, disait à ses auditeurs : « Vous êtes, messieurs, les prémices de cette jeunesse avide de foi et de science, qui se pressera un jour dans des écoles encore inconnues. » Jeunes gens avides, écrivait Ozanam; jeunesse avide, disait Gerbet. Ils marquaient du même mot, tous les deux, le tourment de ces jeunes hommes dont le petit Lyonnais, tout frais émoulu de sa province, était déjà le conducteur, et dont il acheminait vers l'abbé Gerbet les esprits et les âmes.

Après le 6 février 1832, Gerbet suspendit ses conférences, pour les reprendre en avril 1833 ; et quelques-uns de ses auditeurs les publiaient au fur et à mesure, en fascicules, dont le groupement devait former un volume aujourd'hui presque introuvable : *Introduction à la philosophie de l'Histoire*, par M. l'abbé Gerbet[1].

Ces entretiens, disait Gerbet, doivent être « une préparation telle quelle à cette grande philosophie catholique qui, prenant pour base les phénomènes permanents et généraux de l'intelligence humaine, ramènera toutes les sciences à l'unité, à une unité supérieure aux organisations scientifiques du passé, de toute la supériorité que l'esprit moderne a acquise par l'immense *variété* de ses connaissances ». L'enivrement même de son dessein cachait à l'orateur une partie des ressources que le passé lui pouvait fournir ; la philosophie du moyen âge ne lui apparaissait que sous l'image d'une tente, « vaste comme tente, trop étroite comme demeure », isolée « au milieu d'un

1. Ce volume manque à la Bibliothèque nationale; nous ne l'avons trouvé, dans Paris, qu'à la Bibliothèque Cardinal. Il fut publié à Paris, aux bureaux de l'Agence générale pour la défense de la liberté religieuse, 1832 et 1833. Cf. DE LADOUE, *Mgr Gerbet, sa vie, ses œuvres et l'École Menaisienne*, I, p. 218-227 (Paris, Tolra et Haton, 1869).

désert où l'esprit humain a passé ». Au delà de ce désert il apercevait en France, en Allemagne, une résurrection de la science religieuse, et concluait que « la lampe qui veille près du sépulcre chrétien d'Aristote n'est pas l'éternel soleil de l'esprit humain ». Et d'un geste singulièrement prématuré, il montrait au loin, se formant, se développant, la philosophie de M. l'abbé de Lamennais, qui « ne ressemble, dans sa généralité, à aucune des philosophies connues ». Il annonçait un prochain ouvrage de son « illustre ami et maître » sur l'ordre de liberté et de science : cet ouvrage, disait-il triomphalement, « marque la seconde époque de son intelligence ; il en révélera une moitié jusqu'ici inconnue ». Gerbet se trompait, et Gerbet d'autre part ne croyait pas dire aussi vrai ; l'ouvrage qu'il annonçait avec cette ferveur de disciple ne parut jamais ; et d'autres parurent qui révélèrent de Lamennais, effectivement, une moitié jusque-là inconnue — mais sur laquelle Gerbet n'avait plus qu'à pleurer.

Il y avait, dans ces conférences de Gerbet, d'admirables passages : il établissait, saint Vincent de Lérins en main, comment l'idée du progrès de l'humanité est une idée toute chrétienne ; il faisait éclater les applaudissements en s'essayant à débrouiller les rapports entre l'ordre spirituel et l'ordre temporel ; il trouvait de merveilleux jeux d'optique pour laisser voir brusquement, à la fin d'un paragraphe, comment Rome était le centre du catholicisme, comment le catholicisme était le foyer du christianisme, comment le christianisme était le résumé de toutes les traditions religieuses de l'humanité, et comment, ainsi, des députés de tous les peuples même sauvages, de toutes les sectes chrétiennes même les plus dégradées, se réunissant à Rome en un concile, y retrouveraient toutes les idées religieuses sur lesquelles d'avance ils étaient d'accord entre eux. Il montrait l'Allemagne moderne représentant l'intuition, l'Angleterre représentant l'esprit logique, la France combinant ces deux grandes facultés ; et le génie de Napoléon symbolisant cette

combinaison, présageant l'union de l'esprit oriental, plus intuitif, et de l'esprit grec, plus logique ; et fugitivement, l'auditoire, fasciné par les évocations de Gerbet, apercevait l'Empereur « se revêtant du christianisme comme d'une armure afin de partir la tête haute pour la grande expédition de l'éternité ». Une autre conférence — ce fut en 1833 — était consacrée à l'ordre de charité et à l'ordre de jouissance : on y voyait l'activité même du dogme chrétien, rayonnant dans le cercle des devoirs de l'homme, aboutir à la suppression de l'esclavage, puis entraîner la restitution à tous les hommes des droits civils. Gerbet faisait comparaître, devant la chaire chrétienne, la nouvelle féodalité, celle de la richesse. « Opposant à l'ancienne aristocratie le principe de la liberté, disait-il, et à l'émancipation des classes inférieures les mêmes principes que la première opposait au progrès social, elle dit à l'une : il n'y a point de droits contre les droits de la nation; et se retournant aussitôt vers le peuple, elle ajoute : la nation c'est moi. » A quoi Gerbet ripostait : « Les lois par lesquelles la Providence gouverne le genre humain auraient failli, si la société pouvait vivre de ce mensonge. » Il donnait aux jeunes hommes qui l'écoutaient certains avertissements que l'année 1848 devait leur offrir une occasion d'appliquer.

Si les hommes religieux veulent épargner à la religion et à la société des calamités sans exemple, il ne suffit pas qu'ils se détachent de l'ordre politique du passé, il ne faut pas qu'ils en sortent pour venir s'accroupir sous l'ignoble tente qu'une féodalité nouvelle essaie de planter sur le sépulcre du moyen âge. Il faut qu'ils prennent position dans l'avenir, et s'établissent à la fois les défenseurs, les modérateurs et les guides des intérêts des masses, des intérêts vraiment populaires, dont l'inévitable triomphe, étroitement uni à celui de la charité et de la justice, terminera le cycle social dont le genre humain a déjà parcouru divers degrés. De là aussi, messieurs, une nouvelle carrière de charité, qui s'ouvre devant le sacerdoce, ou plutôt devant tout chrétien, car tout chrétien est prêtre pour accomplir le sacrifice de la charité.

Lorsque Gerbet parlait de la sorte, Ozanam et ses amis

avaient déjà tenu, quelques semaines plus tôt, la première réunion des conférences de Saint-Vincent de Paul. La parole du futur évêque de Perpignan semblait ainsi sceller et orienter leur propre vocation de « prêtres », préposés au « sacrifice de la charité ». Quant à l'université libre que l'enseignement de Gerbet aspirait à « préfigurer », elle n'était pas encore à la veille de naître ; et ces étudiants catholiques, qui la cherchaient dans Paris et puis ne la trouvaient point, consolaient et vengeaient leurs déceptions en venant au secours de la nouvelle université de Louvain, par leurs souscriptions d'abord, et puis par la riposte publique qu'ils adressaient aux outrages dont avaient voulu la salir quelques libertins[1]. Cazalès, à cette même date, ébauchait un projet qui devait permettre à quelques jeunes Français d'aller s'asseoir au pied des chaires catholiques d'Allemagne[2]. La jeunesse catholique de France cherchait ainsi partout, en France et hors de France, les sommets du haut desquels certaines lèvres illustres enseignaient ou célébraient la foi.



Ozanam rêvait avec quelque fièvre d'une autre prédication spécialement destinée au public des écoles et qui prolongerait en quelque sorte les catéchismes de la Madeleine, professés par l'abbé Dupanloup devant les membres de l'Académie Saint-Hyacinthe[3]. Pour cet enseignement religieux supérieur, l'édifice qu'il voulait n'était autre que Notre-Dame de Paris ; et son impatience s'accrut lorsqu'il sut que les jours de l'Académie Saint-Hya-

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 97-99.
2. *Revue Européenne*, janvier 1833, p. 618-624.
3. *La Chapelle Saint-Hyacinthe : souvenirs des catéchismes de la Madeleine, recueillis par un ancien disciple de Mgr l'évêque d'Orléans.* (Paris, Douniol, 1872.)

cinthe étaient comptés [1]. Les adieux de l'abbé Dupanloup, auxquels il assista, l'émurent profondément; et son parti fut pris de multiplier les instances pour qu'une autre chaire s'ouvrît, plus retentissante, plus altière, plus attirante encore. Ce fut en juin 1833 qu'à l'instigation d'Ozanam une centaine de jeunes gens, écrivant à l'archevêque Mgr de Quélen, souhaitèrent « une prédication qui, nouvelle dans sa forme, et descendant sur le terrain des controverses actuelles, prît corps à corps les adversaires du christianisme pour répondre aux objections journellement enseignées » [2]. Ozanam, Le Joulteux et Montazet, s'en furent, avec ce papier, voir au couvent des Dames de Saint-Michel, rue Saint-Jacques, l'archevêque de Paris. Il les reçut bien, leur confia son pressentiment que quelque chose de grand se préparait, embrassa dans leurs trois personnes toute la jeunesse, et sans doute, après les avoir congédiés, songea longuement à eux. L'hiver suivant, Ozanam recruta de plus nombreuses signatures, à peu près deux cents, pour une seconde pétition : le Paris étudiant réinsistait en vue d'« une prédication qui montrerait l'harmonie du christianisme avec les aptitudes et les besoins de l'individu et de la société, et qui exposerait une philosophie des sciences, des arts et de la vie » [3].

Avec Lamache et Lallier, Ozanam sollicita de Quélen une audience nouvelle pour lui remettre ce nouveau manifeste, et pour lui commenter sans doute, de toute l'abondance de son cœur, ces mots qu'il y avait glissés : « Peut-être, au milieu de ces jeunes gens réunis autour des mêmes autels, naîtrait un fraternel amour, qui irait chercher l'indigence au dehors et lui porter remède. » Le même jour où ils avaient envoyé leur demande d'audience,

1. Sur l'histoire de l'Académie Saint-Hyacinthe, voir Lagrange, *Vie de Mgr Dupanloup*, I, p. 138-148 (Paris, Poussielgue, 1883). et Schall, *Adolphe Baudon*, p. 14-16 (Paris, Maison de la Bonne Presse, 1897).

2. Pour l'histoire des démarches qui installèrent Lacordaire à Notre-Dame, nous empruntons le double récit de Lallier, d'abord dans ses notes manuscrites, puis dans sa brochure anonyme intitulée : *Origines de la Conférence Saint-Vincent de Paul.*

3. Voir le texte de la pétition dans les *Lettres d'Ozanam*, I, p. 85-88.

13 janvier 1834, ils furent reçus. Ils réclamèrent « un enseignement qui sortît du ton et des sujets ordinaires des sermons, où l'on traitât les questions qui préoccupaient alors la jeunesse, où l'on présentât la religion dans ses rapports avec la société, où se trouvât enfin une réponse, au moins indirecte, aux principales publications d'Allemagne et de France ». Ils jetèrent dans l'entretien le nom de Combalot, le nom de Bautain, et, avec insistance, le nom de Lacordaire : c'étaient là les hommes à la séduction desquels les âmes aspiraient [1].

L'archevêque passa légèrement sur ces divers noms, fit causer les trois messagers, et finit par leur dire qu'il espérait les contenter, et qu'au surplus ce qu'il voulait faire serait un essai qui n'engagerait pas pour les années suivantes. Ils allaient sortir quand un visiteur fut introduit, souffreteux, rabougri, le regard éteint par des lunettes vertes ; c'était Lamennais, Lamennais en personne ; l'archevêque de Paris espérait encore, à cette époque, le déterminer à certains actes de soumission plus complète, à la signature de certaines phrases d'adhésion, qui auraient été, au sens authentique du mot, des paroles de croyant ; mais sous ce beau nom, le prestigieux écrivain allait bientôt publier d'autres pages... Quélen, en le voyant, courut au-devant de lui, lui prit la main, et se tournant vers les jeunes gens : « Voilà, messieurs, leur dit-il, l'homme qui vous conviendrait. Si ses forces et sa voix lui permettaient de se faire entendre, il faudrait ouvrir toutes grandes les portes de la cathédrale, et elle ne serait pas assez vaste pour contenir la foule des auditeurs. — Oh ! moi, monseigneur, répondit Lamennais, ma carrière est finie. » Et Lamache, soixante ans après, le revoyait encore, les mains étendues sur ses jambes, levant ses grands

1. A quel moment se place, vers cette époque, la première visite d'Ozanam à Lacordaire, dont vingt-deux ans plus tard Lacordaire gardait le vivant souvenir ? (LACORDAIRE, *Frédéric Ozanam*, p. 8-9). C'est ce qu'il est impossible de préciser, Lacordaire disant simplement : « C'était dans l'hiver qui liait 1833 à 1834. »

yeux, chargés d'une indicible et amère tristesse[1]. Les jeunes gens se retirèrent, laissant en tête à tête avec leur pasteur celui qu'on avait pu croire prédestiné pour être le guide du renouveau catholique, et qui venait de sonner à leurs oreilles de jeunes son propre glas — un glas déchiré par une fausse note, un glas de cloche fêlée. Il était encore temps, pour ce « génie superbe », de pardonner certains procédés, qu'Ozanam qualifiait de « dégoûtantes avanies »[2] et qui allaient le pousser, peu à peu, dans « une voie de colère et d'égarement » : son archevêque, devant les représentants de la jeunesse, l'accueillait avec une confiante chaleur. Mais non, sa carrière était finie, et par un rapprochement presque tragique, dans la même minute où s'achevait l'entretien d'Ozanam et de Quélen sur les nécessités de la prochaine conquête chrétienne et sur les postes d'avant-garde qu'il seyait d'installer, Lamennais, d'un mot, se laissait choir dans l'arrière-garde, sinon déjà plus loin.

L'un des trois émissaires de la jeunesse catholique, Lamache, eut la malechance, au sortir de son audience, de rencontrer l'abbé Migne, et de trop causer ; et douze heures plus tard l'*Univers religieux*, dont Migne était directeur, prolongea le bavardage : la démarche des jeunes gens auprès de l'archevêque y fut indiscrètement racontée. Ils en furent très contrariés ; le 14 au matin, Ozanam et Lallier s'en furent auprès de Quélen excuser Lamache. « Ces journalistes n'en font jamais d'autres », déclara le prélat : il embrassa les deux jeunes gens pour les consoler, et puis, les poussant dans un salon voisin, il les mit en présence de sept ecclésiastiques entre lesquels Quélen voulait, au prochain carême, répartir la prédication dans la chaire de Notre-Dame. Il n'y avait là ni Combalot, ni Bautain, ni Lacordaire ; mais deux futurs évêques, Dupanloup et Thibault, le futur fondateur de l'Oratoire, Petétot,

1. Lettre de Lamache dans le *Monde*, 4 août 1892 (ALLARD, *Paul Lamache*, p. 48-49. Paris, Lecoffre, 1893).
2. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 97.

et quatre sermonnaires alors notoires, Jammes, Annat, Veyssières, Dassance.

« Pendant que je vais déjeuner, dit l'archevêque aux deux jeunes gens, expliquez-leur ce que vous voulez. »

Pendant une demi-heure, raconte Lallier, nous nous efforçâmes de leur prouver que ce n'était pas eux qu'il nous fallait. Bien entendu, Ozanam supporta tout le poids de la discussion. Elle devint si vive que pendant que je restais debout près de la cheminée, causant avec les deux ou trois plus calmes, Ozanam avait fini par se trouver à l'autre bout du salon, argumentant très vivement avec les autres, parmi lesquels se faisait remarquer l'abbé Thibault, fort animé et coloré, le geste plein et la voix élevée. Monseigneur survint à ce moment, et lorsqu'il parut, M. Thibault étendit les deux bras vers lui en criant : « Monseigneur, nous nous entendons ! nous nous entendons ! — Si vous ne vous entendez pas, répartit monseigneur en souriant, on vous entend parfaitement. » Sur ce, nous prîmes congé, en nous excusant de la liberté grande.

Ozanam et Lallier s'en allaient déçus. Il y avait là, pour eux, six prédicateurs de trop ; ils auraient préféré « un enseignement unique, fortement coordonné ». Rentrant chez l'un d'eux, ils rédigèrent, séance tenante, un mémoire, destiné à l'archevêque de Paris.

Ozanam était plein de son sujet, raconte Lallier ; les idées se pressaient sur ses lèvres et s'en échappaient comme d'une source. Chacun des deux amis prit la plume, et dans une sorte de dictée réciproque, par un échange rapide et animé de pensées et d'expression, où Ozanam avait presque toujours l'initiative, ils s'efforcèrent de formuler, en termes clairs et précis, chacune des questions qu'il leur semblait important de traiter, et qui, presque toutes, se rapportaient au rôle social de l'Eglise.

On envoya ce travail à l'archevêque. Fut-il mis par Quélen sous les yeux des sept prédicateurs ? La parole de Dieu, telle qu'elle retentit en 1834 dans la chaire de Notre-Dame, fut-elle en quelque mesure l'écho de ce curieux plébiciste, par lequel les mandataires de la jeunesse catholique indiquaient aux interprètes du Verbe les besoins des âmes ? C'est ce qu'on ne peut savoir, le programme rédigé par Ozanam étant demeuré introuvable [1]. Mais du

1. *L'Univers religieux* des 21 février, 1er mars, 7 mars et 25 mars 1834, publia quatre articles de l'abbé Bautain, intitulés : *Quelques réflexions sur l'institu-*

moins Quélen, dans le mandement par lequel il annonçait le prochain Carême [1], montrait comment ce genre de prédications nouvelles avait été surtout réclamé par la jeunesse, par « les pères, les mères, les sœurs, les évêques provinciaux de ces jeunes gens ».

La chaire de Notre-Dame, en cette année 1834, demeurait donc close, encore, à l'abbé Lacordaire. Il semble, d'après une lettre qu'il écrivait à Montalembert, qu'il aurait pu être des sept, et qu'indirectement Quélen l'avait fait sonder [2]; mais il s'était effacé, « ne voulant pas, disait-il, se jeter dans ce labyrinthe où il pressentait qu'il serait très difficile de s'entendre ». Mais dès le 19 janvier 1834, s'inauguraient au collège Stanislas, par l'initiative de l'abbé Buquet, préfet des études, quelques conférences de Lacordaire. Elles furent rapidement suspectes. « L'esprit de routine se scandalisait, écrit Foisset. L'esprit de parti poussait des cris, cabalait, dénonçait à l'archevêché, au Vatican, à la police [3] ». Pour avoir dit que le premier arbre de la liberté avait été planté, il y a longtemps, dans le paradis, par la main de Dieu même, Lacordaire était dénoncé comme une sorte de républicain fanatique, capable de bouleverser l'esprit d'une partie de la jeunesse [4]. Un jour, c'était le 21 mars 1834, découragé par les intrigues hostiles, il écrivit à Quélen qu'il renonçait à ses conférences.

Je les termine, déclarait-il, sans autre regret que celui du bien qu'elles commençaient à produire... Si un jour, dans une de ces tourmentes où la barque de Pierre chancelle, et où les disciples sont

tion des conférences religieuses à Paris. Il est intéressant d'y chercher comment Bautain eût compris ces conférences, si, comme l'avaient subsidiairement souhaité Ozanam et ses amis, elles lui eussent été confiées.

1. Exauvillez, *Vie de Mgr de Quélen*, II, p. 138-145 (Paris, Société de Saint-Nicolas, 1840). Henrion, *Vie et travaux apostoliques de Mgr de Quélen*, 2e édit., p. 403-416 (Paris, Le Clère, 1840).

2. Lacordaire à Montalembert, 20 janvier 1834 (Foisset, *Vie du P. Lacordaire*, I, p. 304. (Paris, Lecoffre, 1870).

3. Foisset, *op. cit.*, I, p. 298.

4. Chocarne, *Le P. Lacordaire, sa vie intime et religieuse*. 9e édit., I, p. 171 (Paris, Poussielgue, 1905.)

émus du danger, l'Eglise a besoin d'un pauvre serviteur oublié à fond de cale et méconnu, il tâchera de rallumer dans son sein les restes étouffés de sa jeunesse, et, s'il ne le peut, il portera, aux pieds de Dieu qu'il n'aura pas servi, une excuse touchante peut-être, son talent réprouvé et perdu sans qu'il s'en soit plaint[1].

Mais l'archevêque le rassurait. Lacordaire reprenait la parole ; l'affluence était telle que le directeur du collège Stanislas avait dû faire construire des tribunes, et ceux qui s'y pressaient s'appelaient Chateaubriand, Berryer, Lamartine, Odilon-Barrot, Victor Hugo. On n'allait pas à Notre-Dame, vers les sept prédicateurs ; on allait vers Lacordaire, avec Ozanam, avec les jeunes gens. La police de la monarchie de Juillet s'inquiéta de plus belle ; et Quélen, en avril, sans donner aucun ordre à Lacordaire, le conduisit à clore ce cycle de discours, dont le succès faisait peur. Deux visites de Lacordaire à Quélen, en octobre 1834, ne purent obtenir que le prélat autorisât formellement la réouverture des conférences[2]. Ce prêtre avait été l'ami de Lamennais ; et bien qu'il se fût détaché du malheureux grand homme par la publication même des *Considérations sur le système philosophique de Lamennais*, quelques-uns voulaient, au nom du passé, qu'il se tût. C'étaient de ces hommes chez qui la passion de la vérité, perdant quelque chose de sa noblesse et de sa pureté, se ravale, insensiblement, au niveau des autres passions humaines, et tout d'un coup devient cruelle comme elles, et, comme elles, ouvrière de vengeances. Ils obsédaient Quélen, visaient à l'intimider, réussissaient à le troubler. Au début de janvier 1835, Ozanam écrivait à son ami Velay :

Nous n'entendons plus M. Lacordaire : c'est une grande douleur à nous qui avions besoin du pain de la parole, qui nous étions accoutumés à cette nourriture excellente et forte, d'en être privés tout à coup, sans que rien la remplace.

Ce nous est un chagrin plus grand encore de voir ceux de nos frères égarés, qui, à cette voix puissante, avaient repris le chemin de la vérité, s'en retourner à leurs erreurs, secouant la tête et levant

1. FOISSET, *Vie du P. Lacordaire*, I, p. 566-568.
2. FOISSET, *op. cit.*, I, p. 569-575.

les épaules. Peut-être le Ciel veut-il ce silence, cette humiliation des catholiques comme un sacrifice de plus, peut-être avions-nous trop tôt levé le front. Nous mettions notre orgueil dans la parole d'un homme, et Dieu met la main sur la bouche de cet homme afin que nous apprenions à être chrétiens sans lui, afin que nous sachions nous passer de tout, hormis de la foi et de la vertu[1].

Mais si Dieu avait mis la main sur la bouche de son serviteur Lacordaire, ce n'était point pour clore à jamais ses lèvres, mais bien plutôt pour achever de les consacrer. Avec une soudaineté qui ressemblait à une brusque surprise de la grâce, on vit Quélen, à la suite des démarches de l'abbé Affre et du jeune abbé Dupanloup[2], appeler Lacordaire dans la chaire de Notre-Dame. La jeunesse avait vaincu : le 8 mars 1835, Lacordaire fit son premier discours. L'abbé Migne avait chargé Ozanam d'en rendre compte dans l'*Univers religieux*. Lallier prit les notes, Ozanam rédigea l'article. C'était un cri de triomphe : il montrait la vieille cathédrale sortie de son veuvage, les flots du peuple revenant, comme en des temps meilleurs, battre les murailles, et près de cinq mille hommes remplissant la nef[3].

Deux personnages dominaient cette assemblée, continuait Ozanam. L'un jeune encore, mais déjà savant de la science de Dieu et de la science de la vie, ayant déjà l'expérience de toutes les douleurs et sachant se faire un langage à la hauteur de sa pensée : fils du siècle, qui en a abjuré les erreurs, et qui veut annoncer à ses frères, à ceux de son âge, la vérité que ses yeux ont reconnue. L'autre, pontife vénérable, aussi grand par ses vertus que par ses souffrances, couronné de toutes les auréoles que peuvent placer sur un front humain la religion, le talent, le malheur et la calomnie des méchants : pasteur qui vient lui-même conduire ses brebis au pâturage et qui se réjouit de leur pieuse avidité. Et lorsqu'à la fin du discours, l'auditoire qu'avait subjugué la voix du jeune prêtre tomba aux pieds du pontife pour recevoir sa bénédiction, lorsque les cloches de Notre-Dame s'ébranlèrent en même temps et que les portes s'ouvrirent pour répandre dans toute la capitale cette foule riche de l'aumône de la vérité, il nous semblait assister non pas à la résurrection

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 126-127.
2. Foisset, *Vie du P. Lacordaire*, I, p. 323-326. Voir sur le rôle de l'abbé Dupanloup, Lagrange, *op. cit.*, I, p. 139.
3. Cf. lettre d'Ozanam à son père, 15 mars 1835.

du catholicisme, car le catholicisme ne meurt point, mais à la résurrection religieuse de la société actuelle[1].

Aux dimanches suivants, on fut trois à prendre des notes, Ozanam, Lallier et la Perrière, en vue des analyses à publier dans l'*Univers*. Ozanam signalait, à la seconde conférence, la présence de Chateaubriand, « heureux d'assister au triomphe de ce christianisme dont il avait confessé en des jours moins heureux le génie éternel » ; il notait, sur le parvis, l'affluence des voitures, annonçant que les heureux du monde étaient venus là pour recevoir cette vérité dont ils sont pauvres ; et cette « barrière vivante », cet « amphithéâtre animé », que formait la foule, debout autour des nefs, lui rappelait les arènes antiques, où la foi combattait, non pas seulement contre le doute et contre le vice, mais contre les bêtes féroces, et d'où certains spectateurs se retiraient convertis. Le frémissement général que produisait dans l'auditoire la parole de Lacordaire était interprété par le jeune auditeur comme un silencieux applaudissement. « La foule plus pressée que jamais ; Lacordaire plus beau que jamais » : tel était le bilan du troisième dimanche, où sous les voûtes séculaires Ozanam avait aperçu, entre autres illustrations, Saint-Marc-Girardin, Ballanche, le pasteur Athanase Coquerel. La quatrième conférence, si l'on en juge par le compte rendu d'Ozanam, avait eu quelque chose de moins triomphant : le bruit que faisait, dans les bas côtés, l'immense affluence, avait peut-être troublé l'orateur ; et puis dix-huit siècles de l'Église à faire revivre étaient une matière un peu trop touffue. Mais d'autres dimanches succédaient, où s'exaltait de plus en plus l'enthousiasme d'Ozanam, et qui révélaient un Lacordaire « sublime de charité et de douceur lorsqu'il annonçait les bienfaits du catholicisme, sublime de grandeur et de majesté lorsqu'il en proclamait les saintes rigueurs ». « Voilà qui nous met

1. *Univers*, 14 mars 1835.

du baume dans le sang »[1], confiait Ozanam à Velay. Et lorsque Lacordaire eut terminé sa station, Ozanam écrivit dans l'*Univers :*

Les fruits mûriront en silence. Bien des raisons superbes ont été ébranlées, bien des passions frappées comme d'un coup de foudre. Le monde sait maintenant que le christianisme est vivant, il l'a entendu tonner sur sa tête, il a vu que nulle doctrine ne pouvait attirer plus nombreux autour d'elle les flots de la génération présente que la doctrine de Jésus-Christ. Le chemin de nos cathédrales n'est plus inconnu aux hommes de nos jours, l'herbe qui croissait sur le seuil sacré s'est usée sous leurs pas; ils ont appris ce que c'était qu'un prêtre, ce que c'était qu'un pontife ; ils ont appris à discerner la voix et les traits de leur pasteur; ils ont appris à l'aimer : il connaissait ses brebis, maintenant ses brebis le connaissent [2].

Trois ans plus tôt, au moment du choléra, Lacordaire devait se déguiser en laïque pour pénétrer dans l'un des hôpitaux établis aux greniers d'abondance et pour chercher, timidement, s'il n'y aurait pas quelque âme qui appartînt au troupeau, et confesser, de çà de là, un ou deux mourants [3]. Le printemps de 1835 voyait s'inaugurer une tribune du haut de laquelle ce prêtre entrait en contact avec Paris et dans laquelle, quelques années plus tard, il devait fièrement étaler l'habit du Frère Prêcheur : le jeune Ozanam était l'ouvrier de ces merveilles, non pas qu'il eût songé à faire grand, mais parce qu'il avait, tout simplement, voulu le bien.



Sa joie cependant n'était pas sans mélange ; il sentait qu'« à toute réaction religieuse correspond nécessairement une réaction contraire de l'impiété ». Il voyait la propagande rationaliste redoubler d'efforts auprès de la jeunesse ; il gémissait sur Lamennais, il tremblait pour la

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 417.
2. *Univers*, 21 mai 1835.
3. CHOCARNE, *Le P. Lacordaire, sa vie intime et religieuse*, 9e édit., I, p. 151.

« muse virginale » de ce Lamartine[1], si bon, si généreux, qui lui avait fait tant plaisir, une fois, en venant lui rendre visite[2]. Les louanges que le poète donnait au Coran dans son *Voyage en Orient* causaient à Ozanam quelque peine[3]; la mise à l'index de *Jocelyn*, en 1836, aggrava son amertume[4].

Nous sommes punis, concluait-il, nous catholiques, d'avoir mis plus de confiance dans le génie de nos grands hommes que dans la puissance de notre Dieu. Nous sommes punis de nous être appuyés sur ces roseaux pensants, quelque mélodieux qu'ils fussent; ils se sont brisés sous notre main[5].

Et une autre fois : « Nous ne pouvons pas, jeunes gens chrétiens, penser à remplacer ces hommes; mais ne pourrions-nous pas en faire la monnaie, et combler par le nombre et le travail la lacune qu'ils ont laissée dans nos rangs[6]! »

Mais le nombre, c'était à lui de le recruter ; le travail, c'était à lui de le diriger. Il se rendait compte, avec frayeur, avec un certain recul parfois, de ce que les jeunes attendaient de lui.

Il voyait très clairement, dès 1834, qu'on voulait faire de lui, parce que Dieu et l'éducation l'avaient doué de quelque étendue d'idées, de quelque largeur de tolérance, un chef de la jeunesse catholique[7] ; qu'on le mettait à la tête de toutes les démarches ; qu'on le sollicitait pour les présidences de toute une série de réunions ; qu'une demi-douzaine de journaux réclamaient sa prose, qu'une foule de circonstances, indépendantes de sa volonté, l'assié-

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 150.
2. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 136.
3. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 147.
4. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 194.
5. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 150-151. Certains catholiques lyonnais, demeurèrent, de longues années encore, plus indulgents pour Lamartine (ROUSTAN, *op. cit.*, p. 32, 59, 68, 69) : par exemple Falconnet dans son livre : *Alphonse de Lamartine*, publié en 1840, et la poétesse Clara-Francia Mollard.
6. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 195.
7. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 80.

geaient et le poursuivaient. Il bénissait de telles circonstances qui prouvaient qu'on voulait autour de lui faire les affaires de Dieu, et d'autre part il les écartait, ne pouvant suffire à toutes.

Comme en 1835 son ami le jeune poète Gustave de La Noue lui proposait la vice-présidence d'une société dont le but était de glorifier la religion par les arts et de régénérer les arts par la religion, Ozanam, tout en s'exaltant pour ce rêve, déclinait, faute de temps et de forces, l'honneur d'y être directement associé, et invitait La Noue à réfléchir mûrement, de crainte que l'œuvre ne manquât[1]. Il paraissait en 1835 avoir moins d'entrain pour toutes sortes de besognes qu'il n'en avait en 1832. C'est que les conférences de Saint-Vincent de Paul le captivaient avec un certain exclusivisme ; et puis Dieu greffait sur de sourdes souffrances, au fond de l'âme du jeune Ozanam, la fécondité de l'action.

Il y avait des heures où l'incertitude de son avenir lui pesait : ferait-il du droit, ferait-il de l'histoire? Il avait obtenu de son père, à l'automne de 1834, d'être renvoyé à Paris pour deux ans, en vue de son doctorat. Mais ensuite, quelle serait sa tâche et quelle serait sa destinée? Il aurait « à gagner sa vie, à travailler pour de l'argent »[2] : cette nécessité même accroissait sa perplexité. Son âme alors flottait entre toutes sortes de sentiments divers, qui tous confluaient vers le mécontentement de lui-même. Tantôt il se sentait insouciant, paresseux, tantôt il se disait que son devoir était de remplir une place, mais qu'il ne la voyait pas, et que, s'il la voyait, l'énergie lui manquerait pour la remplir. Mais raisonnant avec lui-même, il acheminait son raisonnement vers un bel acte d'abandon à Dieu. « Pauvres gens que nous sommes, s'écriait-il, nous ne savons pas si demain nous serons en vie, et nous voudrions savoir ce que nous ferons dans vingt ans d'ici. Pourvu que l'ouvrier sache à chaque heure du jour la

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 176-182.
2. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 117.

tâche qui lui est imposée pour l'heure suivante, n'atteindra-t-il pas aussi sûrement au terme de l'œuvre que s'il avait sous les yeux le plan de l'architecte? Si nous savons ce que Dieu veut faire de nous demain, n'est-ce pas assez, et qu'avons-nous besoin de nous soucier de ce qu'il nous commandera dans dix ans? » C'est en ces termes qu'Ozanam, dans une lettre à Falconnet, essayait d'apaiser l'insécurité d'âme que créaient chez son ami les soucis d'avenir et qu'à son tour il éprouvait pour lui-même. Il s'agissait bien, en vérité, de ce qu'on serait dans dix ou dans vingt ans. « Que seras-tu dans quatre-vingts ans d'ici, s'écriait-il, et pendant tous les siècles après? Voilà ce qu'il dépend de toi de déterminer. » Il se retranchait finalement derrière cette reposante observation : « Les plus grands hommes sont ceux qui n'ont jamais fait d'avance le plan de leur destinée, mais qui se sont laissés mener par la main[1]. »

Si des soucis de sa propre carrière, sa pensée s'élevait aux soucis de son apostolat, il se laissait aller à d'autres affaissements. C'étaient quelquefois des scrupules : le désir de faire le bien, pour lui, ne se confondait-il pas avec le désir d'acquérir la gloire? Et, d'autres fois, c'étaient des dégoûts, en présence de l'immoralité, de l'égoïsme, de l'orgueil des savants, de la « fatuité des gens du monde », de la « crapule du peuple »[2]; des dégoûts, encore, en présence du manque de charité qu'il constatait dans les disputes religieuses, et des convoitises accapareuses dont il voyait les partis politiques entourer la jeunesse. Cela le rendait sombre et grave comme un homme de quarante ans, et il lui arrivait de dire que, s'il ne s'agissait que de son bien-être, il préférerait cent fois n'être jamais sorti de son trou. Mais il se secouait en songeant à l'Évangile, qui ordonne de se dévouer; en réfléchissant que « la Providence l'éprouvait; que si elle lui faisait connaître le monde, c'était pour qu'ensuite il s'y rendît plus

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 88-97.
2. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 101.

utile[1]. » Son frère, l'abbé Ozanam, et un autre ecclésiastique, lui parlaient, d'une manière tout à fait rassurante, de l'apostolat des laïques[2] : il reprenait courage. Mais pour éviter la langueur, ils avaient bien besoin, lui et ses amis, faibles Samaritains, d'avoir des frères qui priassent et qui méditassent pour eux, et de prier les uns pour les autres, comme chaque soir Lallier faisait pour Ozanam, nominalement[3]. Ainsi élevé au-dessus de terre et au-dessus de lui-même par ce flot montant des prières, il sentait se ranimer en lui la conscience de sa vocation, de tous les appels intérieurs qu'il avait sentis[4], de tout ce qu'avait fait le Père de famille, dans sa vigne, pour ce cep qui s'appelait Ozanam[5]; une fois de plus, cette évocation même le faisait retomber sur lui-même, pleurer sur sa stérilité[6], son desséchement, sa lâcheté. Il se grondait, se boudait, jusqu'à ce qu'il finît par « faire la paix avec son vénérable individu, quoique ce fût un triste sire ». Il allait mal, surtout quand son confesseur l'abbé Marduel était absent; alors, abandonné à son humeur et aux caprices de son imagination, il plaignait les protestants qui, eux, n'avaient jamais de confesseur. « Sans un tel secours, disait-il, je serais, ou complètement gâté, ou consumé de mélancolie[7]. »

Cependant ce garçon qui s'accusait de paresse collaborait fréquemment à l'*Univers;* il y donnait, en 1834, une série d'articles sur le cours d'Écriture sainte que professait en Sorbonne l'abbé Frère ; il y commentait certaines grandes fêtes : d'abord, à la fin de 1833, dans un article d'une piété très pénétrante, les trois fêtes après Noël[8], puis, en 1834, la fête de l'Annonciation, par un article sur

1. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 103.
2. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 159.
3. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 169.
4. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 185.
5. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 139.
6. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 149.
7. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 102.
8. *Univers*, 28 décembre 1833.

la croyance à la Sainte Vierge, considérée dans son action sur les beaux-arts [1]; il y réfutait, avec Lallier, un cours de Lerminier, et y développait cette idée, qu'en présence de certaines attaques l'enseignement de l'histoire ecclésiastique devait être plus répandu parmi la jeunesse [2]; il traduisait enfin, avec la collaboration du même Lallier, diverses poésies de Silvio Pellico [3], que Bailly imprimait en un petit volume.

Un article de la *France catholique*, écrit aussi en 1834 [4], avait la portée d'un manifeste, et devait, dans la pensée d'Ozanam, inaugurer une série d'études; cet article, tel quel, isolé, inachevé, était comme un acte d'accusation du catholicisme contre le romantisme, « littérature égoïste et sensuelle qui se disait inspirée, et qui, sur les autels du sublime et du beau, avait placé le simulacre de l'horrible et de l'extraordinaire ». Ozanam nommait en toutes lettres les objets de sa colère : ils s'appellent *Han d'Islande*, *Lelia*, *la Tour de Nesle*, *Marie Tudor*. « Depuis ces œuvres, s'exclamait-il, qu'y a-t-il de sacré dans le monde, de pudeur dans une nation, qui n'ait été profané? » Mais il constatait le dégoût, il constatait l'effroi provoqué par cette « pompe de poésie sanglante et adultère », par sa « turpitude », par sa « stérilité ». Ozanam épiait le monde littéraire ; on y comprenait enfin « que, de ce debordement de l'imagination individuelle, rien de social et partant rien de durable ne saurait sortir ». Et Ozanam saluait, dans le catholicisme, « le prophète qui, ayant la vie en lui, accueillerait le génie des arts, haletant, fatigué, et qui le remettrait dans sa route ». Il projetait d'exposer une série d'idées qui lui étaient venues, incultes, confuses, sur les rapports de la poésie future avec la vie pratique de l'hu-

1. *Univers*, 9 avril 1834. Nous avons, en collaboration avec M. Victor Bucaille, réimprimé ces deux articles dans la *Revue Montalembert* du 25 mai 1912, p. 342-344.
2. *Univers religieux*, 7 mai 1834.
3. Voir *Univers religieux*, 17 janvier 1835.
4. Reproduit dans l'*Univers*, 13 février 1834. Nous avons, en collaboration avec M. Victor Bucaille, réimprimé une partie de cet article dans la *Revue Montalembert* du 25 mai 1912, p. 329-342.

manité. « Peut-être parmi ces idées, expliquait-il, se rencontrera-t-il quelque heureux pressentiment que d'autres plus favorisés devront poursuivre un jour. On dit que des jeux d'enfants réveillèrent dans Huygens et Newton le génie des découvertes ; ce furent quelques rameaux flottants et des oiseaux dans l'air qui annoncèrent à Christophe Colomb la découverte du nouveau monde. » Le jeune adversaire des vertiges romantiques n'eut pas le temps de donner suite au projet qu'annonçait cet article. D'autres idées le hantaient, d'autres sollicitations l'obsédaient ; très riche d'idées, il les semait, les laissant mûrir au gré des âmes, au gré de Dieu.

Avant qu'il n'eût pu mener à terme ses études sur la poésie et le catholicisme, la *Revue Européenne*, en 1835, invoquait pour une autre besogne la plume d'Ozanam. Cette revue venait de traverser une crise ; elle se réessayait à vivre ; et c'est à Ozanam que l'on s'adressait pour l'article qui devait inaugurer la série nouvelle[1]. Il l'intitula : *Le Progrès par le christianisme*. A côté d'une page sur la jouissance de la propriété, qui déjà fait pressentir les théories sociales du penseur catholique[2], Ozanam dessine, dans cet article, toute une philosophie de l'histoire universelle. Il faut citer le passage où l'on voit les connaissances de foi introduites par le jeune historien dans le domaine même de la connaissance historique, pour l'exploiter et la féconder.

On verrait le christianisme, écrit Ozanam, préparer la voie que le genre humain doit parcourir et y placer trois radieuses images de la perfection dont l'aspect triplera son courage et ses forces : à l'entrée, le souvenir de l'innocence primitive ; à la fin, la vision prophétique de la glorification future ; au milieu, la figure sacrée du Christ, réunissant, dans sa personne, la nature humaine à la nature divine. On verrait le genre humain se diviser en deux parties et l'une des deux abandonner l'autorité de la tradition véritable et s'aller perdre dans une dégradation toujours croissante, marche rétrograde dont le paganisme offre l'exemple dans les temps antiques, l'hérésie dans les temps modernes, le rationalisme dans les

1. OZANAM, *Vie de Frédéric Ozanam*, p. 229-230.
2. OZANAM, *Mélanges*, I, p. 131.

uns et dans les autres. On verrait la partie fidèle de l'humanité s'avancer sous l'œil de Dieu, passer de la forme patriarcale à la forme de peuple, et de celle-ci à la forme universelle ou catholique : dans ce dernier état, on verrait enfin l'humanité chrétienne, grandissant encore, traverser successivement l'ère de la foi, qui est celle des martyrs et des Pères, l'ère de l'espérance, qui embrasse les temps laborieux du moyen âge, et l'ère de la charité, qui commence au siècle de sainte Thérèse, de saint Charles Borromée et de saint François de Sales, arrive jusqu'à nous et doit se prolonger jusqu'à la réalisation complète de la loi évangélique dans l'état social : époque où la cité de la terre se transfigurera pour devenir la cité de Dieu [1].

Quelques mois se passaient ; et durant ses vacances lyonnaises de 1836, avant de retourner à Paris, Ozanam montait deux fois à Fourvières pour prier devant l'autel de saint Thomas Becket en vue de l'essai qu'il préparait sur deux chanceliers, Thomas Becket et Bacon [2].

Ainsi coupait-il court à ses malaises, par la préparation de quelque besogne nouvelle. C'était l'époque où beaucoup de jeunes gens avaient du vague à l'âme. Dieu et le travail arrachaient Ozanam à la morbide obsession du vague ; et les souffrances mêmes, qui lui semblaient paralyser son action, avaient l'évidente vertu de parachever sa vie intérieure et de le pousser à vouloir le progrès de son âme : c'est dans une de ces minutes fécondes qu'il se reprochait de n'avoir pas porté assez avant dans son cœur la pensée du monde invisible, du monde réel ; et d'avoir trop exclusivement considéré le christianisme comme « une sphère d'idées, une sphère de culte, et pas assez comme une sphère de moralité, d'intentions, d'actions [3] ». A l'issue de ces heures de tourments intérieurs, retentissait encore l'appel des conférences Saint-Vincent de Paul, réalisation par excellence de ce christianisme pratique dont cet intellectuel avait soif.



L'année 1837 l'éloigna de Paris ; c'est comme professeur,

1. OZANAM, *Mélanges*, I, p. 125.
2. OZANAM, *Mélanges*, I, p. 359-520.
3. *Lettres d'Ozanam*, I, p. 92.

quelques années plus tard, qu'il devait reprendre son apostolat auprès des étudiants. Survenant à Paris en un moment où l'on ne voyait presque plus de jeunes gens dans les églises, Ozanam, en peu de temps, avait en partie modifié la physionomie morale du vieux quartier latin. De cette modification, nous avons un témoin contemporain, c'est Sainte-Beuve en personne. Après avoir dit adieu au rationalisme du *Globe*, puis au saint-simonisme, Sainte-Beuve, en 1833 et 1834, éprouvait d'ardentes sympathies, plus littéraires d'ailleurs que morales [1], pour la religion catholique ; et son roman *Volupté* était même salué par quelques-uns, par Falconnet [2], par Hippolyte de La Morvonnais [3], comme une œuvre d'apologétique spiritualiste et de mystique chrétienne. Or à cette époque, au moment même où l'auteur de *Rolla*, interpellant Voltaire, lui demandait s'il dormait content, Sainte-Beuve, en deux articles, notait le renouveau catholique dont il était le spectateur, et dont certains enthousiastes le considéraient lui-même comme un artisan.

En 1833, félicitant le jeune du Clézieu, auteur d'une ode à Lamennais, d'avoir de bonne heure « cherché le port dans l'antique croyance », il ajoutait :

C'est un spectacle assurément mémorable, au milieu de tant de scepticisme et de tant d'écarts dont on est entouré, que de voir comment l'élite de ces vierges et vertueux esprits ne diminue pas, comment elle se recrute et se perpétue, conservant pour ainsi dire dans toute sa pureté le trésor moral. Quelles que soient les formes sous lesquelles doive se reconstituer (nous l'espérons) l'esprit religieux et chrétien dans la société, cette vertu avancée de quelques jeunes cœurs, cette foi et cette modestie tenue en réserve, aideront puissamment au jour de l'effusion [4].

Quelques mois plus tard, dans la *Revue des Deux Mon-*

1. D'HAUSSONVILLE, *A. de Sainte-Beuve, sa vie et ses œuvres*, p. 67-68 (Paris, Lévy, 1875). MICHAUT, *Sainte-Beuve avant les lundis*, p. 188 et suiv. (Paris, Fontemoing, 1903).
2. FALCONNET, *Revue du Lyonnais*, 1834, p. 246-247.
3. *La France catholique, album religieux, historique, scientifique et littéraire*, 4 octobre 1834, p. 240-242.
4. SAINTE-BEUVE, *Premiers Lundis*, II, p. 262.

des, Sainte-Beuve rendait compte de l'édition des œuvres de Salvien que venaient de publier Grégoire et Collombet :

Dans cette publication estimable, expliquait-il, les auteurs n'ont pas été mus seulement par des raisons d'étude, et de choix historique et littéraire ; un sentiment religieux, qui est celui d'une si notable partie des jeunes générations de notre temps, les a poussés à cette entreprise utile dont ils se sont acquittés avec élégance et bonheur... Ainsi les études religieuses renaissent de toutes parts, et il se manifeste un mouvement non douteux de restauration du christianisme par la science [1].

La « vertu avancée », la « foi et la modestie tenue en réserve », la « restauration du christianisme par la science », voilà trois caractères par lesquels se dessine la physionomie personnelle d'Ozanam et dans lesquels se résume son mode d'action. Et si Sainte-Beuve, sans nommer Ozanam, donne d'une « notable partie des jeunes générations » un portrait d'ensemble qui pourrait être, avec une exactitude frappante, le portrait individuel de l'illustre étudiant, on ne saurait trouver un plus émouvant indice de l'empreinte qu'avait mise Frédéric Ozanam sur la jeunesse environnante et de l'ardeur créatrice avec laquelle il avait su communiquer à cette jeunesse beaucoup de lui-même, en se donnant à elle tout entier [2].

Georges Goyau.

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1834, cité dans Latreille et Roustan, *Lettres de Sainte-Beuve à Collombet*, p. 132 (Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1903). Lorsqu'Ozanam mourra, Sainte-Beuve, alors émigré vers de tout autres idées religieuses, se souviendra de lui, et il écrira à Collombet (Latreille et Roustan, *op. cit.*, p. 270) : « La mort d'Ozanam est une perte, quoiqu'il fût déjà hors de combat depuis quelques années : il est universellement regretté. Je crois qu'Ampère est chargé de mettre ordre à ses papiers, et qu'il en tirera la matière d'un portrait, sinon d'une statue. »

2. Mme Laurent Laporte, fille d'Ozanam, avait bien voulu nous aider, pour cette étude, d'un certain nombre de communications qui furent pour nous d'un grand prix : la mort depuis lors est venue la surprendre ; et l'on peut dire que les derniers mois de sa vie furent consacrés à seconder la préparation du centenaire de son père. Nous tenons à remercier, aussi, pour le concours qu'elle nous a prêté, Mme Picard, née Lallier : nous devons à sa bonne grâce d'avoir pu consulter un précieux recueil factice dans lequel M. Lallier avait rassemblé les numéros de la *Tribune* et de l'*Univers* contenant des articles des premiers confrères de saint Vincent de Paul.

Le Fondateur de la Société
de Saint-Vincent de Paul

Paris. — Devalois, 144, av. du Maine (11 dans le passage.)